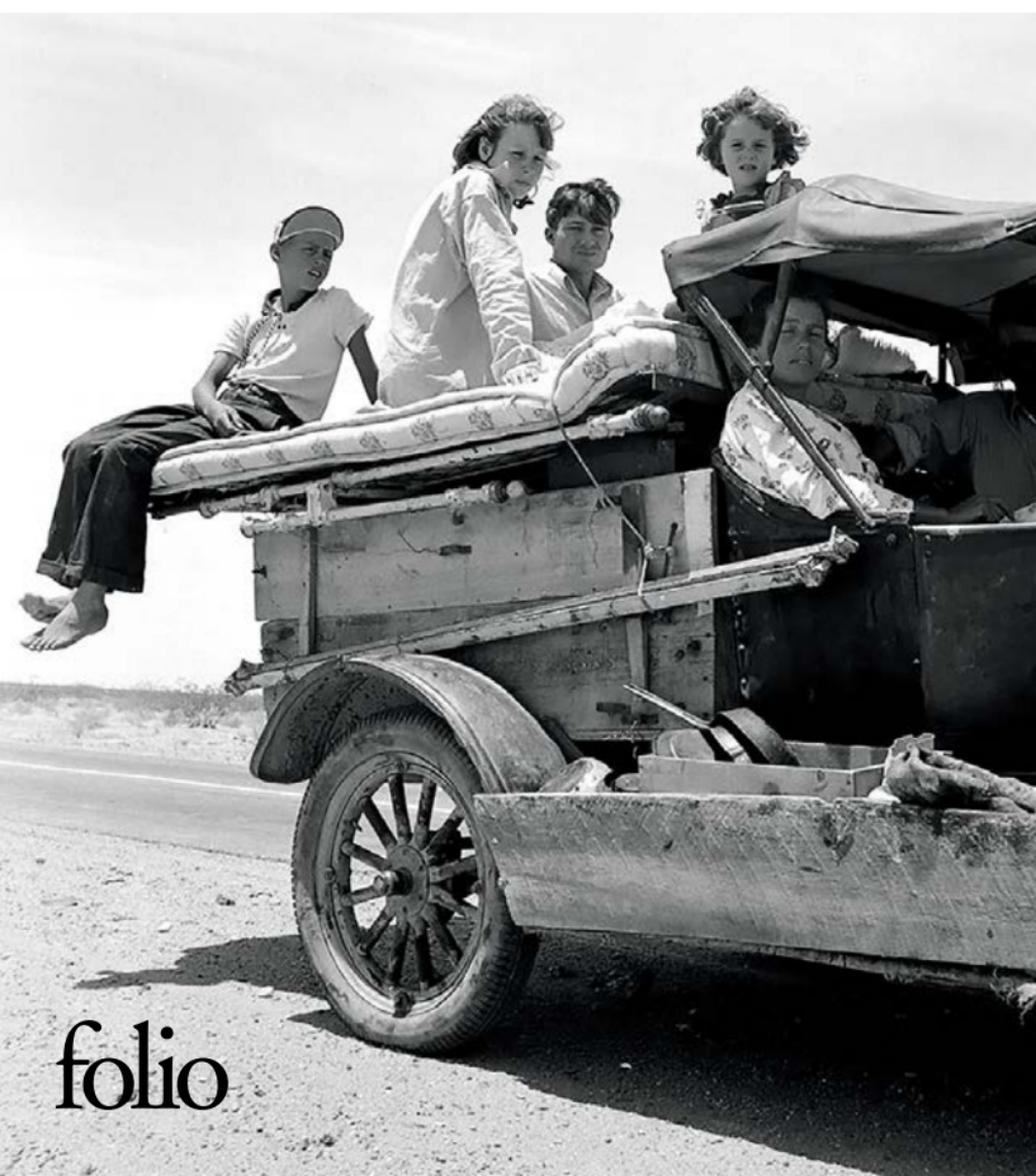


John Steinbeck

Prix Nobel de littérature

Les raisins de la colère

Nouvelle traduction



folio

COLLECTION FOLIO

John Steinbeck

Les raisins de la colère

NOUVELLE TRADUCTION

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
et préfacé par Charles Recoursé*

Gallimard

Titre original:
GRAPES OF WRATH

© *John Steinbeck, 1939.*
© *Copyright renewed John Steinbeck, 1967.*
© *Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.*

John Steinbeck, d'origine irlandaise et allemande, est né en 1902 à Salinas, petite ville de Californie. *Tortilla Flat*, publié en 1935, lui a valu une renommée immédiate. Ont paru ensuite *Des souris et des hommes* (1937) et *Les raisins de la colère* (1939), portant tous deux sur la précarité du travail agricole. Prix Nobel de littérature en 1962, John Steinbeck est mort à New York en 1968.

Préface

C'est du ciel que vient d'abord la colère, celle du vent qui soulève la poussière. Elle achève la ruine de paysans asservis par un mode de culture qui ne respecte ni la terre, ni les hommes. Alors ils sont poussés sur les routes, vers une Californie où d'autres leur font miroiter un pays ruisselant de lait et de miel.

L'écriture est verticale, autoritaire, sèche comme la poussière. Impossible ou presque, chez les auteurs américains, d'échapper à Shakespeare et aux Écritures ; une évidence pour Steinbeck, bercé au culte épiscopalien. Et ce, dès le titre : *wrath*, moins colère que courroux, le soulèvement des éléments ou d'une entité divine. Ce n'est pas un drame, mais une tragédie. Son ampleur est biblique. Elle nous est relatée dans les chapitres « collectifs » qui font exister le *peuple*.

Et ce peuple est important car, de cette trame collective, Steinbeck le socialiste fait émerger une *classe*. Les acteurs individuels – la famille Joad, sujet des chapitres « particuliers » qui alternent avec les précédents – ne conçoivent pas, au début du livre, qu'ils font partie d'une classe. C'est au gré de l'exil, avec tant d'autres comme eux, que, chez certains, cette conscience naîtra grâce à la familiarité des uns et à l'hostilité des autres.

Car ces travailleurs dépossédés, exilés, comprennent bientôt qu'ils sont plus forts à plusieurs. Mieux encore, lorsqu'ils se rendent compte qu'ils ont contre eux un système, un ciel, ils prennent conscience que c'est en pensant au pluriel qu'ils auront une chance de le faire trembler.

Ces migrants, Steinbeck a travaillé avec eux dans des fermes pendant les étés de sa jeunesse. Il connaît leur manière de parler et la retranscrit avec ses répétitions, sa grammaire, ses syllabes mangées, son accent épais. Mais cette langue, selon toute vraisemblance, est aujourd'hui éteinte. Les événements des *Raisins de la colère* se situent pendant les années 1930; la plupart des victimes de cette succession de tempêtes de sable sont mortes à présent, quant aux plus jeunes – ici Ruthie et Winfield –, ils auraient une centaine d'années, à supposer qu'ils aient survécu si longtemps aux duretés de leur vie. Du reste, on peut postuler que tous ces parlars régionaux de l'Oklahoma, du Texas, de l'Arkansas se sont mêlés peu à peu au vernaculaire californien, quand ils n'ont pas été enfouis par leurs locuteurs pour se fondre dans ce nouvel environnement qui ne voulait pas d'eux.

Comment traduire, alors? Chez ces paysans peu instruits, et contrairement à ce que voudrait une certaine conception de la langue, la maladresse d'expression n'est pas le signe d'un défaut d'intelligence ou de sensibilité. Ils sont complexes, capables de dureté comme de tendresse, déterminés ou sujets à l'abattement. Il importe donc de viser la justesse: maladresse oui, ridicule ou dérision, non.

J'ai fait le choix d'écarter les élisions, à cause de l'aspect daté qu'elles peuvent donner à l'écriture et aussi parce que, selon ce qu'on élude en français, on se rapproche d'une prononciation parisienne, nordique, sudiste, etc. Affubler ces personnages d'un seul

et même accent d'une de nos régions aurait bien sûr été une erreur.

Pour traduire, ici comme ailleurs, on fait toujours avec ce dont on dispose ; j'ai donc convoqué plusieurs vieux Bretons, paysans ou mécaniciens, pour qui le français n'était pas toujours la langue maternelle. J'ai tâché de reproduire certains de leurs tics, leur manière abrupte de terminer les phrases, des phrases où manquaient parfois des mots, ce qui ne les empêchait pas d'être expressives et compréhensibles. De manière à ne pas trop « typer » en ce sens les personnages, j'ai aussi recouru à des formules du sud de la France, de Camargue précisément. À tout cela j'ai ajouté des tournures classiques du français « incorrect », en visant toujours un effet d'étrangeté semblable à celui que produit la langue des personnages de ce livre.

Enfin, j'ai fait appel à Giono qui, lui aussi, mettait en scène des taiseux aux phrases lapidaires. Giono le panthéiste, chez qui on ne jure pas. De même chez Steinbeck ; on blasphème, oui, mais jurer c'est interdit. On respecte les hommes mais on craint le ciel, et parce qu'on le craint, on le défie. Cette crainte et cette admiration, elles sont partout chez l'un et chez l'autre, ce lien organique à la terre et à son travail ; ce qui fait l'homme, c'est son ouvrage et son respect de la terre.

Qu'en est-il aujourd'hui de ce lien dans un monde agro-industriel ? Et s'il a disparu, ce livre appartient-il au passé ? Non, bien sûr, c'est un classique qui n'a pas fini de dire ce qu'il a à dire.

Résumons : au sortir de la Grande Dépression de 1929, les grands propriétaires et les banques décident de mécaniser les exploitations au détriment des métayers de l'Oklahoma, du Kansas et du Texas. Déjà fragilisés par une monoculture imposée sur une terre qui ne peut le supporter, ces derniers subissent

de plein fouet la catastrophe climatique des *Dirty Thirties* – favorisée par l'appauvrissement des sols – et leurs garde-manger sont vides. Appâtés en Californie par les mirages d'une vie plus digne et plus douce, ils se retrouvent en butte à la xénophobie de ceux qui les voient arriver. Les promesses étaient fausses et les employeurs potentiels tirent les salaires vers le bas, ce qui ne fait qu'aggraver leur précarité et dresser les pauvres les uns contre les autres car il faut bien manger, quitte à accepter des emplois de moins en moins bien rémunérés et à faire baisser le niveau général des salaires.

Agriculture intensive, appauvrissement des sols, catastrophe climatique, exode, racisme, conditions de travail inhumaines. Quarante-vingt-dix ans plus tard, à une autre échelle et en d'autres lieux, nous y sommes ou bien nous y serons bientôt. Les personnages de Steinbeck sont les paysans affamés par les vagues de chaleur au Pakistan et au Kenya, ou ruinés par les grands propriétaires au Brésil; ce sont les employés des entrepôts géants de la vente en ligne et les livreurs sans papiers qui sillonnent nos villes. Un jour, peut-être, quelqu'un écrira leur roman.

C. R.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR
CONCERNANT LA PRÉSENTE ÉDITION

Cette traduction a été réalisée à partir de l'édition américaine du soixante-quinzième anniversaire, publiée en 2014 et considérée comme étant définitive.

Lors de mon travail, j'ai noté plusieurs incohérences mineures, qui n'ont manifestement pas été corrigées au fil des éditions successives. Considérant le caractère patrimonial de ce texte, et faute de pouvoir en référer à l'auteur, nous avons fait le choix de les conserver dans la traduction et de les signaler ici, au lieu de ralentir la lecture avec des notes de bas de page.

Les voici donc :

Page 122, deux chiens approchent pour renifler Tom et le pasteur qui arrivent près de la ferme. Ces chiens resteront au nombre de deux pendant toute la scène, mais à la page 181, au moment de partir, le père appelle les chiens. Il n'en vient qu'un seul, et le père, pressé par le temps, décide de laisser « les deux autres ».

Page 242, un des camionneurs va insérer une pièce dans la machine à sous puis revient vers le comptoir. Quelques lignes plus bas, il est toujours à la machine à sous.

Page 368, John, le père et le pasteur installent la bâche sur des mâts de tente que la famille semble s'être procurés par magie.

Page 376, Tom fait allusion aux frais liés à la tombe de la grand-mère, mais nous avons appris à la page 363 qu'elle a été enterrée dans la fosse commune.

Page 395, l'adjoint du shérif s'appelle d'abord Joe, avant de devenir Mike page 400.

Page 551, la mère vient prêter main-forte aux cueilleurs dans le verger et préfère recueillir dans son tablier les pêches qu'elle cueille, au lieu de les mettre dans un seau. Quelques lignes plus bas, cependant, elle part faire des courses pour le dîner et pose alors son seau.

Page 558, en rentrant du verger où il a travaillé toute la journée, Tom se fait indiquer par un garde la citerne où il pourra se débarbouiller. Mais peu après, page 560, il demande à sa mère si cette dernière sait où il pourrait se laver, et elle lui indique la même citerne.

LES RAISINS DE LA COLÈRE

*À Carol, qui l'a voulu.
À Tom, qui l'a vécu.*

Dans le pays rouge et une partie du pays gris de l'Oklahoma, les dernières pluies furent légères et ne pénétrèrent pas dans la terre balafnée. Les charrues coupèrent les traces du ruissellement dans un sens et puis dans l'autre. Les dernières pluies firent lever rapidement le maïs et disséminèrent des colonies d'herbes et de graines sur le bord des routes, et ainsi le pays gris et le pays rouge sombre disparurent graduellement sous un manteau vert. Fin mai, le ciel s'éclaircit et les pelotes de nuages qui avaient flotté haut tout le printemps se dissipèrent. Le soleil chauffa chaque jour un peu plus le maïs gorgé de vie, tant et si bien qu'une frange brune se dessina sur le pourtour de chaque baïonnette verte. Les nuages apparurent, puis s'en allèrent, et durant un temps ils cessèrent d'essayer. Les herbes se dotèrent d'un vert plus sombre pour se protéger, puis elles cessèrent de se multiplier. La surface de la terre sécha en une croûte fine et dure, et en même temps que le ciel s'éclaircissait la terre aussi s'éclaircissait, le pays rouge virant au rose et le pays gris virant au blanc.

Dans les rigoles creusées par l'eau, la terre s'effritait en minuscules torrents de poussière. Rongeurs et fourmis-lions y déclenchaient de petites avalanches. Et, sous le soleil qui brûlait sans trêve, les feuilles du

jeune maïs devinrent moins droites et moins raides ; d'abord elles se courbèrent, et puis, à mesure que leur nervure centrale perdait de sa force, elles commencèrent toutes à pointer vers le bas. Ensuite ce fut le mois de juin, et le soleil brilla plus durement. Sur les feuilles du maïs, les franges brunes s'élargirent et gagnèrent la nervure centrale. Les herbes se flétrirent et se replièrent vers leurs racines. Il n'y avait plus d'air et le ciel était plus clair encore ; chaque jour la terre pâlisait.

Sur les chemins qu'empruntaient les attelages, à l'endroit où les roues des chariots concassaient le sol et les sabots des chevaux frappaient le sol, la croûte de la terre se rompit et la poussière se forma. Tous les objets mouvants la soulevaient dans les airs ; les pas des hommes en soulevaient une fine couche à hauteur de poitrine, les chariots à hauteur de palissades, et quant aux automobiles c'est tout un nuage qu'elles faisaient bouillonner sous leurs roues. Et la poussière mettait longtemps à retomber.

À la mi-juin, de gros nuages montèrent du Texas et du Golfe, des nuages hauts et lourds, annonciateurs de pluie. Dans les champs, les hommes levèrent les yeux, humèrent l'air et tendirent un doigt mouillé pour sentir le vent. Ces nuages dans le ciel énervaient les chevaux. Et puis ils donnèrent une petite ondée et filèrent vers d'autres contrées. Après leur passage, le ciel s'éclaircit à nouveau et le soleil se remit à briller. Les gouttes de pluie en tombant avaient laissé de petits cratères dans la poussière, et des éclaboussures nettes sur le maïs, mais rien de plus.

Une légère brise suivait les nuages et les poussait vers le nord, un vent qui secoua doucement le maïs de plus en plus sec. Une journée passa et le vent augmenta, un vent régulier que n'entrecoupait aucune rafale. La poussière des routes enfla, s'éparpilla et retomba sur les herbes à la lisière des champs, et

aussi un peu dans les champs. Désormais le vent soufflait fort et dur, et il attaquait la croûte formée par la pluie dans les champs de maïs. Petit à petit le ciel disparaissait derrière la poussière qui se mêlait à l'air, tandis que le vent, effleurant la terre, détachait la poussière et l'emportait. Le vent forçait. La croûte se brisa et la poussière s'éleva des champs en volutes grisâtres, en fumée indolente. Le maïs se débattait en claquant contre le vent. La poussière la plus fine ne retombait plus au sol, elle se dissipait dans le ciel qui s'assombrissait sans cesse.

Le vent forçait encore, se glissa sous les pierres et emporta les brins de paille, les feuilles mortes et même de petites mottes de terre, inscrivant son passage dans les champs qu'il traversait. L'air et le ciel s'assombrissaient et le soleil brillait rouge, et l'air piquait et brûlait. Une nuit le vent accéléra sa course, il s'immisça sournoisement entre les radicelles du maïs et le maïs lui résista avec ses feuilles affaiblies, jusqu'au moment où le souffle fouineur libéra ses racines et alors tous les pieds tombèrent épuisés vers la terre, pointés dans le sens du vent.

L'aube arriva, mais pas le jour. Dans le ciel gris se leva un soleil rouge, un disque rouge imprécis produisant une faible lumière, une lumière de crépuscule; et, le jour avançant, le crépuscule redevint ténèbres, et le vent continuait à geindre et à vagir au-dessus du maïs abattu.

Les hommes et les femmes restaient blottis dans leurs maisons, ils plaquaient des mouchoirs sur leur nez lorsqu'ils sortaient et protégeaient leurs yeux derrière des lunettes.

Quand la nuit revint ce fut une nuit noire, les étoiles incapables de transpercer la poussière ne tombaient pas jusqu'à la terre, et la lumière des fenêtres n'éclairait pas plus loin que le bout des cours. La poussière était à présent mélangée avec l'air en parts

égales, émulsion d'air et de poussière. Les maisons étaient bouclées, portes et fenêtres calfeutrées, mais la poussière pénétrait malgré tout, si fine qu'on ne la voyait même pas dans l'air, et elle se déposait tel un pollen sur les tables et sur les chaises, dans les assiettes. On se brossait les épaules pour s'en débarrasser. Elle s'accumulait en minces lignes sous les portes.

Au milieu de cette nuit-là, le vent passa et fut remplacé sur la terre par le silence. L'air gorgé de poussière étouffait les bruits mieux encore que ne l'aurait fait un brouillard. Dans leur lit, les gens entendirent le vent s'arrêter. Ils se réveillèrent lorsque sa cavalcade cessa. Ils restèrent couchés sans bruit et écoutèrent le calme profond. Et puis les coqs chantèrent, et leur voix était étouffée, et les gens se tournaient et se retournaient dans leur lit et désiraient le matin. Ils savaient qu'il faudrait du temps pour que la poussière se disperse. Il flottait ce matin-là une brume de poussière et le soleil était aussi rouge qu'un sang jeune et riche. Toute la journée la poussière tomba du ciel comme d'un tamis, et le lendemain elle continua. Elle recouvrit la terre d'un manteau uniforme. Elle se déposa sur le maïs, s'amoncela au sommet des poteaux de clôture, s'amoncela sur les fils de fer; elle se déposa sur les toits, ensevelit les herbes et les arbres.

Les gens sortirent des maisons, humèrent l'air âcre et chaud et se bouchèrent le nez. Et les enfants sortirent des maisons, mais ils ne se mirent pas à courir ou à crier comme après la pluie. Campés devant leurs clôtures, les hommes considéraient le maïs ravagé, un maïs qui séchait vite à présent et dont on ne voyait presque plus le vert sous la pellicule de poussière. Les hommes se taisaient et bougeaient rarement. Et les femmes sortirent des maisons pour rejoindre leurs hommes – pour sentir si cette fois ils allaient craquer. Les femmes sondaient discrètement le visage

des hommes, car le maïs pouvait bien disparaître, tant qu'il restait quelque chose d'autre. Non loin, les enfants dessinaient des formes dans la poussière avec leurs orteils nus et cherchaient de tous leurs sens à deviner si les femmes et les hommes allaient craquer. Les enfants épiaient le visage des hommes et des femmes, et ils traçaient avec leurs orteils des lignes circonspectes dans la poussière. Les chevaux vinrent aux abreuvoirs et soufflèrent avec leurs naseaux sur la poussière qui nappait la surface de l'eau. Au bout d'un moment, le visage des hommes se déprit de sa perplexité et se durcit, se contracta et se blinda. Alors les femmes surent qu'elles étaient en sécurité, qu'ils n'allaient pas craquer. Alors elles demandèrent, Qu'est-ce qu'on va faire ? Et les hommes répondirent, Je ne sais pas. Mais on ferait aller. Les femmes savaient qu'on ferait aller, et les enfants qui observaient savaient qu'on ferait aller. Les femmes et les enfants savaient dans leur for intérieur qu'aucun malheur n'était insurmontable tant que leurs hommes étaient entiers. Les femmes rentrèrent travailler dans les maisons et les enfants commencèrent à jouer, prudemment d'abord. Au fil de la journée le soleil devint moins rouge. Il chauffa la terre et le manteau de poussière. Les hommes s'assirent sur le seuil des maisons ; ils occupèrent leurs mains avec des bâtons et de petits cailloux. Les hommes ne bougeaient pas ; ils réfléchissaient ; ils cherchaient.

Un énorme camion rouge attendait devant le petit restaurant routier. Le pot d'échappement vertical marmottait doucement et un voile de fumée bleu acier presque invisible planait au-dessus de son embouchure. Ce camion était neuf, d'un rouge éclatant, et annonçait sur ses flancs OKLAHOMA CITY TRANSPORT COMPANY en lettres de trente centimètres. Ses pneus jumelés aussi étaient neufs, et à l'arrière un cadenas en cuivre saillait du morillon des grandes portes noires de la remorque. À l'intérieur du restaurant, moustiquaires baissées devant les fenêtres, un transistor jouait une musique paisible et entraînante, en sourdine comme lorsque personne n'écoute. Un petit ventilateur tournait sans bruit dans son logement circulaire au-dessus de l'entrée, et des mouches énervées bourdonnaient autour des portes et des fenêtres en butant dans les moustiquaires. Un homme, le chauffeur du camion, était perché sur un tabouret, accoudé au comptoir, et regardait par-dessus son café la serveuse mince et solitaire. Il lui faisait la causette fatiguée des restaurants routiers. « Dernière fois que je l'ai vu, c'était y a peut-être trois mois. Il s'était fait opérer. Enlever quelque chose. J'ai oublié quoi. » Et elle, « Moi je crois que c'était y a même pas une semaine. Je l'ai trouvé bien. Il est sympa quand il est

pas beurré.» Régulièrement, des mouches venaient vrombir derrière la moustiquaire de la porte. La machine à café se mit à cracher de la vapeur et, sans regarder, la serveuse tendit une main dans son dos et l'éteignit.

À l'extérieur, un homme qui marchait sur le bas-côté traversa la route et s'approcha du camion. Il alla lentement jusqu'à l'avant du bahut, posa une main sur l'aile étincelante et remarqua l'autocollant *Pas d'auto-stoppeurs* sur le pare-brise. L'espace d'un instant il faillit reprendre son chemin, mais il décida plutôt de s'asseoir sur le marchepied du côté qu'on ne voyait pas depuis le restaurant. Il ne pouvait guère avoir plus de trente ans. Ses yeux étaient d'un marron très foncé et il y avait aussi un soupçon de pigment marron dans le blanc. Ses pommettes étaient hautes et larges, et ses joues fendues par de profonds sillons qui s'incurvaient autour de sa bouche. Sa lèvre supérieure était longue, et comme il avait les dents en avant, ses deux lèvres s'étiraient pour les couvrir car cet homme gardait la bouche close. Ses mains étaient dures, avec des doigts solides et des ongles épais et striés semblables à de petites palourdes. Un cal luisant s'était constitué entre le pouce et l'index ainsi que sur le gras des paumes.

L'homme portait des vêtements neufs – uniquement des vêtements neufs et de vilaine facture. Sa casquette grise était si neuve que la visière était encore raide et le bouton toujours attaché, et elle n'était pas informe et cabossée comme elle le serait après avoir rempli quelque temps ses multiples fonctions de casquette : sacoche, serviette, mouchoir. Le costume de l'homme était taillé dans une mauvaise toile grise, et si neuf que le pantalon avait des plis. Sa chemise en batiste bleue était raide d'amidon. La veste était trop large et le pantalon trop petit, car l'homme était grand. Les épaulettes pendaient sur ses bras, et

malgré cela les manches étaient toujours trop courtes et la veste bâillait sur son ventre. Il portait une paire de chaussures claires, neuves, des brogues à semelle cloutée avec sur les talons des demi-cercles en fer à cheval pour les prémunir contre l'usure. Cet homme s'assit donc sur le marchepied, ôta sa casquette et s'en servit pour s'essuyer le visage. Après quoi il la remit et tira sur la visière, amorçant sa ruine. Ses pieds requirent alors son attention. Il se pencha, desserra les lacets de ses chaussures et ne les renoua pas. Au-dessus de sa tête, le moteur Diesel chuchotait de rapides bouffées de fumée bleue.

La musique s'arrêta dans le restaurant et fut remplacée par une voix d'homme, mais la serveuse n'éteignit pas le poste car elle n'avait pas conscience de ce que la musique s'était arrêtée. En palpant le dessous de son oreille, ses doigts avaient trouvé une grosseur. Elle tentait de l'apercevoir dans la glace du bar sans que le camionneur s'en rende compte, et pour cela elle faisait semblant de recoiffer une mèche de cheveux. Le chauffeur du camion dit, « Y avait un grand bal à Shawnee. Paraît qu'y a eu un mort ou je sais pas quoi. T'as entendu parler ? » « Non », répondit la serveuse en tripotant avec tendresse la grosseur sous son oreille.

Dehors, l'homme assis se leva, passa la tête pardessus le capot du bahut et observa quelques secondes le restaurant. Puis il reprit sa place sur le marchepied et sortit de la poche de sa veste une blague à tabac et un carnet de feuilles. Il roula sa cigarette avec application, l'inspecta, la lissa. Enfin il en embrasa le bout et plongea l'allumette incandescente dans la poussière à ses pieds. Midi approchait, le soleil rognait l'ombre du camion.

À l'intérieur du restaurant, le camionneur régla sa note et inséra la monnaie rendue, deux pièces d'un *nickel*, dans une machine à sous. Les cylindres

tournèrent, sans résultat. « Ils les trafiquent pour pas qu'on gagne », dit-il à la serveuse.

À quoi elle répondit, « Y a un type qui a décroché le jackpot, ça fait pas deux heures. Trente-huit, qu'il a ramassé. Tu repasses bientôt ? »

Il entrouvrit la moustiquaire. « Une semaine, dix jours, dit-il. Je dois aller à Tulsa, et c'est toujours plus long que prévu.

— Laisse pas entrer les mouches, le gronda-t-elle. Soit tu sors, soit tu rentres.

— Allez, à la prochaine », dit l'homme en poussant la moustiquaire, qui se referma en claquant. Debout sous le soleil, il retira un chewing-gum de son emballage. C'était un homme imposant, large d'épaules et le ventre lourd. Son teint était rouge et ses yeux bleus deux fentes étroites car la lumière trop vive lui faisait plisser constamment les paupières. Il était vêtu d'un pantalon militaire et de hautes bottes à lacets. Le bâtonnet de chewing-gum dans la main, il cria en direction de la moustiquaire, « Et fais rien qui pourrait me revenir aux oreilles. » La serveuse était tournée face à la glace du bar. Elle grommela une réponse. Le camionneur mastiqua lentement le chewing-gum, ouvrant grand les mâchoires et les lèvres. Il façonna la gomme dans sa bouche, la fit rouler sous sa langue en marchant vers le gros bahut rouge.

L'auto-stoppeur se leva et le regarda à travers les vitres de la cabine. « Vous pourriez m'avancer un peu, monsieur ? »

Le chauffeur jeta un rapide coup d'œil en direction du restaurant. « T'as pas vu l'autocollant sur le pare-brise, *Pas d'auto-stoppeurs* ?

— Si, je l'ai vu. Mais des fois les gens sont sympas, même quand des salauds de riches les obligent à mettre des autocollants. »

Tout en grim pant lentement à bord de son bahut, le camionneur réfléchissait aux composantes de

cette réponse. S'il refusait, il n'était pas quelqu'un de sympa, en plus de devoir afficher un autocollant qui le privait de compagnie. S'il embarquait l'auto-stoppeur, il devenait mécaniquement quelqu'un de sympa, et en outre il cessait d'être la marionnette d'un salaud de riche. Il savait qu'il était piégé, mais il ne voyait pas comment s'en sortir. Or il souhaitait être quelqu'un de sympa. Il lança un nouveau coup d'œil vers le restaurant. « Reste sur le marchepied et fais-toi tout petit jusqu'à ce qu'on passe le virage », dit-il.

L'auto-stoppeur s'accroupit, disparut derrière la portière et se cramponna à la poignée. Le moteur rugit quelques instants, l'embrayage s'enclencha et le gros bahut se mit en branle, première, seconde, troisième, plainte stridente de l'accélération et enfin quatrième. Sous l'homme agrippé, la chaussée défilait. Il y avait un kilomètre et demi jusqu'au premier tournant, et là le camion ralentit. L'auto-stoppeur se redressa, ouvrit la portière et se coula sur le siège. Le chauffeur tourna la tête vers lui, il plissait les paupières et il mastiquait comme si ses mâchoires triaient pensées et impressions avant qu'elles n'aillent se classer dans son cerveau. Ses yeux commencèrent par la casquette neuve, puis ils descendirent sur les vêtements neufs et les chaussures neuves. L'auto-stoppeur se cala aussi confortablement que possible contre le dossier, ôta sa casquette et épongea son front et son menton couverts de sueur. Il dit, « Merci, mon vieux. J'ai les panards en bouillie.

— Des chaussures neuves », fit le chauffeur. Il y avait dans sa voix la même réserve et les mêmes insinuations que dans ses yeux. « Quelle idée de marcher avec des chaussures neuves par cette chaleur. »

L'auto-stoppeur considéra ses chaussures jaunes et poussiéreuses. « J'en ai pas d'autres, dit-il. Je suis bien forcé de mettre celles-là vu que j'en ai pas d'autres. »

Pensif, le chauffeur reporta son regard sur la route

et fit prendre un peu de vitesse au camion. « Tu vas loin ? »

— Non, non. J'aurais pu le faire à pied si j'avais pas eu mal comme ça. »

Les questions du chauffeur avaient tout d'un interrogatoire déguisé. Avec chacune d'elles, il semblait tendre un piège, un filet. « Tu cherches du boulot ? demanda-t-il. »

— Non, mon père a une ferme, quarante arpents. Il est métayer, mais ça fait longtemps qu'on est installés. »

Le chauffeur posa un regard entendu sur les champs bordant la route, où le maïs couché se noyait sous la poussière. De petits silex affleuraient de la terre poussiéreuse. Faisant mine de penser tout haut, il dit, « Un métayer qui a quarante arpents et qui a pas été viré par la poussière ni par les tracteurs ? »

— Ouais enfin, ça fait un bail que j'ai pas eu de nouvelles, répondit l'auto-stoppeur.

— Un bail, hein », dit le chauffeur. Une abeille entra dans la cabine et se colla au pare-brise en bourdonnant. Le chauffeur la poussa délicatement vers un courant d'air qui l'aspira par la fenêtre. « Les métayers, ils disparaissent les uns après les autres, dit-il. Un tracteur débarque et ça fout dix familles à la porte. Y a des tracteurs partout maintenant. Ils défoncent tout et ils dégagent les métayers. Comment il fait, ton père, pour tenir le coup ? » Sa langue et ses mâchoires s'activèrent sur le chewing-gum délaissé, le plièrent et le ruminèrent. Chaque fois que sa bouche s'ouvrait, on voyait sa langue retourner la gomme.

« Ben, ça fait un bail que j'ai pas de nouvelles. J'ai jamais été le genre à écrire, et mon vieux non plus. » Et l'auto-stoppeur s'empressa d'ajouter, « Mais on sait faire, et on pourrait, si on voulait. »

— Tu bossais, avant ? » Encore cette nonchalance inquisitrice. Le chauffeur tourna le regard vers les

champs, les miroitements de l'air, et puis, coinçant son chewing-gum dans sa joue, à l'écart, il cracha par la fenêtre.

« Bien sûr, ouais, répondit l'auto-stoppeur.

— C'est ce que je pensais. Rapport à tes mains. Tu te servais d'une pioche, d'une hache ou d'une masse. T'as les mains brillantes. Je remarque toujours les trucs comme ça. Et j'en suis fier. »

L'auto-stoppeur le dévisagea. Les pneus du camion fredonnaient sur la chaussée. « Y a autre chose que tu veux savoir? Je te le dirai. Pas besoin de jouer aux devinettes.

— Le prends pas mal. Je voulais pas être indiscret.

— Je te dirai tout ce que tu veux savoir. J'ai rien à cacher.

— Le prends pas mal. J'aime bien observer, c'est tout. Ça passe le temps.

— Je te dirai tout ce que tu veux savoir. Je m'appelle Tom, Tom Joad. Et mon vieux, c'est Tom Joad père. » Il fixait le chauffeur d'un regard noir.

« Le prends pas comme ça. Je pensais pas à mal.

— Moi non plus, dit Joad. J'essaye simplement de faire ma vie sans emmerder personne, point. » Il se tut et regarda les champs desséchés, les bosquets d'arbres assoiffés dont les branches malades ployaient au loin dans la chaleur. De sa poche il sortit son tabac et ses feuilles. Il roula sa cigarette entre ses genoux, à l'abri du courant d'air.

Le chauffeur mastiquait avec une régularité placide et bovine. Il attendait que l'intensité du moment passé se dissipe et soit oubliée. Finalement, quand il lui parut que l'atmosphère était redevenue neutre, il dit, « Quand on a jamais conduit un camion, on peut pas savoir ce que c'est. Les proprios, ils nous interdisent de prendre des gens en stop. On est censés rouler et rien d'autre, sauf si on veut risquer de se faire virer, comme je viens de faire avec toi.

— Sympa de ta part, dit Joad.

— J'ai connu des gars, ils faisaient des trucs bizarres pendant qu'ils conduisaient. Je me rappelle d'un qui inventait des poésies. Ça passait le temps. » Discrètement, il lança un coup d'œil à Joad pour voir si le jeune homme avait l'air intéressé ou impressionné. Joad, lui, se taisait et regardait loin devant, il regardait la route, la route blanche qui ondoyait doucement telle une houle terrestre. Et puis le chauffeur reprit, « Je me rappelle d'un poème qu'il avait écrit. Ça parlait de lui et de deux autres gars qui faisaient le tour du monde en picolant, en foutant le bazar et en baisant tout ce qu'ils pouvaient. Mais j'ai un peu oublié. Ce mec, il avait des mots dans la tête, même notre Seigneur Jésus il aurait pas su ce que ça veut dire. Y a un passage, c'était : "Et là on a repéré un grand Noir dont le braquemart était plus long que le nez d'un épaulard ou la proboscide d'un éléphant." La proboscide, c'est un peu comme le nez. Chez les éléphants, c'est la trompe. Il m'a montré dans un dictionnaire, le gars. Il l'emportait partout avec lui, son dictionnaire. Il cherchait dedans pendant les pauses, pendant qu'il attendait sa tarte et son café. » L'homme s'interrompt, il se sentait bien seul dans cette longue tirade. Son regard impénétrable se tourna vers son passager. Joad continuait à se taire. Nerveux, le chauffeur tenta de le contraindre à participer. « T'en as déjà connu, toi, des gens qui disent des grands mots comme ça ?

— Un pasteur, répondit Joad.

— Ça énerve, hein, de les entendre utiliser des grands mots. Encore, un pasteur, ça va, personne aurait l'idée de déconner avec un pasteur. Mais ce mec-là, c'était un marrant. On s'en foutait qu'il dise des grands mots vu qu'il faisait ça pour se marrer. C'était pas un péteux. » Le chauffeur était rassuré. Il savait au moins que Joad écoutait. Il engloutit un

virage sournois qui fit crisser les pneus du gros bahut. « Comme je te disais, poursuivit-il, on fait des trucs bizarres quand on conduit un camion. On a pas le choix. On devient dingue à rester assis sans bouger avec la route qui défile sous les roues. Une fois, j'ai entendu quelqu'un dire que les chauffeurs ça passe sa vie à bouffer – ça passe sa vie dans les routiers au bord de la route.

— Faut dire, on a quand même l'impression que vous avez pas d'autre maison, dit Joad.

— Bien sûr on s'arrête, mais c'est pas pour manger. C'est même rare qu'on ait faim. La réalité c'est qu'on en peut plus de rouler, on en a notre claque. Ces restaurants, c'est les seuls endroits où on peut garer le bahut, et faut bien commander quelque chose pour avoir le droit de tailler une bavette avec la gonzesse derrière le comptoir. Donc on prend une tasse de café et une part de tarte. Ça fait une petite pause. » Mâchant lentement son chewing-gum, il le retourna avec sa langue.

« Ça doit pas être facile », dit Joad sans conviction.

Le chauffeur lui lança un bref coup d'œil, guettant un sarcasme. « C'est sûr que c'est pas une partie de plaisir, répliqua-t-il. Ça a l'air facile, y a qu'à rester assis pendant huit, dix, des fois quatorze heures. Mais à force, la route, ça tape sur le moral. Faut trouver à s'occuper. Y en a qui chantent et d'autres qui sifflent. La boîte veut pas qu'on ait la radio à bord. Y en a certains qui embarquent une flasque, mais ceux-là ils font pas long feu. » Il mit de la morgue dans ces derniers mots. « Moi, je bois jamais avant d'être à bon port.

— Ah ouais ? fit Joad.

— Ouais ! Faut avancer, dans la vie. Je réfléchis à prendre des cours par correspondance. En mécanique. C'est pas compliqué. Quelques leçons pas compliquées à apprendre à la maison. Je réfléchis à

ça. Après, j'arrêterai de conduire des camions. Après, c'est moi qui dirai aux autres de conduire des camions. »

Joad sortit une flasque de la poche de sa veste. « T'es sûr que tu veux pas un coup ? le tenta-t-il.

— Sûr et certain. J'y toucherai pas. C'est pas possible de picoler et d'étudier comme je veux faire. »

Joad dévissa le bouchon, but deux gorgées rapides, reboucha la flasque et la rangea dans sa poche. L'odeur chaude et épicée du whisky envahit la cabine. « T'as l'air remonté comme un coucou, dit Joad. Qu'est-ce qui te prend ? T'as une copine ?

— Ouais. Mais c'est pas pour ça que je veux avancer. Je fais des exercices pour mon cerveau depuis un bon moment déjà. »

Le whisky parut détendre Joad. Il se roula une nouvelle cigarette et l'alluma. « Je suis bientôt arrivé », dit-il.

Le chauffeur continua sur sa lancée. « J'ai pas besoin de ça, dit-il. Je suis sans arrêt en train de faire des exercices pour mon cerveau. J'ai pris des cours y a deux ans. » Il tapota le volant avec la main droite. « Imagine qu'on croise un type sur le bord de la route. Je vais bien le regarder, et quand on l'aura dépassé, j'essayerai de me rappeler de tout, le genre de vêtements qu'il avait, les chaussures et le chapeau, comment il marchait et peut-être aussi sa taille et son poids, s'il avait des cicatrices. Je suis plutôt bon à ça. J'arrive à faire tout son portrait dans ma tête. Des fois je me dis que je devrais prendre des cours pour devenir expert des empreintes digitales. Tu serais surpris de voir tout ce qu'on peut se rappeler. »

Joad but une petite gorgée de whisky. Il tira la dernière bouffée sur le mégot de sa cigarette, après quoi il écrasa la braise entre les cals de son pouce et de son index. Il malaxa le mégot jusqu'à le réduire en pâte, glissa les doigts par la fenêtre et laissa le vent

l'aspirer. Les gros pneus jouaient une note aiguë sur la chaussée. Une pointe d'amusement apparut dans les yeux sombres et calmes de Joad. Le chauffeur attendait en lui jetant des regards incertains. Puis la longue lèvre de Joad se retroussa sur ses dents et il se mit à rire en silence, la poitrine secouée par ses gloussements. « T'as vraiment pris tout ton temps, mon vieux.

— Mon temps pour quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda le chauffeur en regardant droit devant lui.

Les lèvres de Joad s'étirèrent sur ses grandes dents et il les lécha à la manière d'un chien, deux coups de langue, un dans chaque direction à partir du centre. Sa voix se durcit. « Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu m'as inspecté des pieds à la tête quand je suis monté. Je t'ai vu. » Le chauffeur serrait le volant si fort que la pulpe de ses mains gonflait et que leur dos pâlisait. « Tu sais très bien d'où je viens », continua Joad. Le chauffeur se taisait. « Pas vrai ? insista Joad.

— C'est-à-dire... oui. Enfin... peut-être. Mais c'est pas mes oignons. Moi, je m'occupe de mes affaires. Le reste, ça m'intéresse pas. » À présent les mots se bouscullaient dans sa bouche. « Je fourre pas mon nez dans les affaires des autres. » Et puis, d'un coup, il retomba dans le mutisme et l'attente. Et ses mains étaient toujours blanches sur le volant. Une sauterelle entra par la fenêtre et atterrit sur le tableau de bord, où elle entreprit de frotter ses ailes avec ses longues pattes coudées. Joad avança la main et broya son crâne dur entre ses doigts, puis il laissa le courant d'air emporter l'insecte par la fenêtre. Il recommença à glousser tout en nettoyant les fragments de carapace qui adhéraient à ses doigts. « Tu t'es trompé sur mon compte, mon vieux, dit-il. J'ai pas l'intention de faire des secrets. Ouais, j'étais à McAlester. Quatre ans, j'y ai été. Et ça c'est les fringues qu'ils m'ont

données quand je suis sorti, ouais. Je m'en fous que les gens soient au courant. Et si je rentre chez le père, c'est parce que je veux pas être obligé de mentir pour me faire embaucher quelque part.

— Eh, tout ça c'est pas mes oignons, dit le chauffeur. Je suis pas un fouineur.

— Tu parles, fit Joad. Avec ton gros pif de quinze bornes de long. Ton gros pif qui s'est mis à me flairer, pareil qu'un mouton qui sent l'odeur du trèfle. »

Le visage du chauffeur se crispa. « Je t'assure, tu te trompes... » commença-t-il d'une petite voix.

Joad éclata de rire. « T'as été sympa. Tu m'as laissé monter. Ben ouais, j'ai fait de la taule ! Et après ? Et je parie que t'aimerais bien savoir pourquoi j'ai fait de la taule, pas vrai ?

— Ça me concerne pas.

— Toi, y a rien qui te concerne à part conduire ton bahut, et encore c'est pas ce qui t'occupe le plus. Tiens, regarde. Tu la vois la route, là-bas ?

— Ouais.

— C'est là que je descends. Mais je sais que tu crèves d'envie de savoir ce que j'ai fait. Et je suis pas le genre qui va te laisser mariner. » Le ronflement aigu du moteur s'assourdit et le chant des pneus baissa d'un ton. Joad déboucha sa flasque et but une rapide gorgée. Le camion ralentit et s'arrêta au niveau d'un chemin de terre qui rejoignait la nationale à angle droit. Joad sortit de la cabine et se tint près de la fenêtre. Le pot d'échappement vertical crachotait sa fumée bleue à peine visible. Joad se pencha vers le chauffeur. « Homicide, lâcha-t-il. C'est un grand mot... ça veut dire que j'ai tué un gars. Sept ans. J'ai été libéré au bout de quatre parce que je me suis tenu à carreau. »

Les yeux du chauffeur parcoururent le visage de Joad pour le mémoriser. « Je t'ai rien demandé, dit-il. Moi je m'occupe de mes oignons.

— Tu peux le raconter dans tous les routiers d'ici à Texola. » Il lui sourit. « Allez, salut mon vieux. T'as été sympa. Mais, tu sais, quand on a passé un moment à l'ombre, les questions on les voit venir gros comme une barrique. Et la tienne, elle était télégraphiée depuis la seconde où t'as ouvert la bouche. » Il donna une claque sur le métal de la portière. « Merci de m'avoir pris, dit-il. À la prochaine. » Il tourna les talons et s'éloigna sur la piste en terre.

Le chauffeur le suivit du regard un moment et lui cria, « Bonne chance ! » Joad agita la main sans se retourner. Puis le moteur rugit, les rapports s'enclenchèrent et le gros camion reprit pesamment sa route.

Le béton de la nationale était bordé par un matelas d'herbes enchevêtrées, cassées, séchées, des herbes qui avaient au sommet de leur tige des barbes d'avoine pour s'accrocher au poil des chiens, des épillets pour s'emmêler aux boulets des chevaux, et des teignes pour se coller à la laine des moutons ; c'était toute une vie endormie qui attendait d'être propagée et dispersée, chaque graine équipée d'outils de dispersion, dards entortillés et parachutes pour le vent, petits épieux et minuscules boules d'épines, et chacune attendait les animaux et le vent, l'ourlet d'un pantalon ou le bas d'une jupe, chacune passive mais équipée des outils de l'activité, immobile mais dotée de la puissance du mouvement.

Le soleil se déposait sur les herbes et les chauffait, et dans l'ombre des herbes les insectes s'affairaient, fourmis et fourmis-lions tendant leurs pièges, sauterelles bondissant et battant de leurs ailes jaunes une seconde, cloportes en tatous miniatures, foule de pieds délicats qui piétinaient sans relâche. Et sur les herbes du bord de la route une tortue rampait, chavirait pour un rien, traînait le dôme de sa carapace : ses pattes dures et ses griffes jaunes fendaient lentement les herbes, et plutôt que de marcher réellement elles propulsaient la carapace par à-coups. Les

barbes de l'orge glissaient sur son dos et les teignes qui tombaient dessus roulaient sans accrocher. Son bec écaillé était entrouvert, et, sous des sourcils semblables à des ongles, ses yeux farouches et amusés regardaient droit devant. Elle progressait sur les herbes en laissant derrière elle un sillage aplati, et la colline, qui était en réalité le remblai de la route, se dressait devant elle. La tortue s'arrêta un moment et leva la tête. Elle cligna des paupières en étudiant la pente. Enfin, elle entama son ascension. Les pattes avant tendaient leurs griffes mais n'attrapaient rien. Les pattes arrière poussaient la carapace, qui raclait les herbes et le gravier. Plus la pente s'escarpait, plus les efforts de la tortue devenaient désespérés. Les pattes arrière patinaient en poussant la carapace de toutes leurs forces, et la tête s'avavançait aussi loin que le cou le permettait. Centimètre par centimètre, la carapace gravit le talus jusqu'au moment où sa progression fut bloquée par un parapet, le bas-côté de la route, une paroi en béton haute de dix centimètres. Comme mues d'une volonté propre, les pattes arrière poussèrent la carapace contre la paroi. La tête se hissa au-dessus et aperçut la vaste plaine de béton. Puis les griffes, accrochant le sommet, se mirent à tirer aussi fort qu'elles le pouvaient et la carapace grimpa petit à petit et sa bordure antérieure vint se poser sur le plat. La tortue s'accorda un instant de répit. Une fourmi rouge courut dans la carapace, vers la peau tendre de l'intérieur, et alors la tête et les pattes rentrèrent d'un coup sec et la queue blindée se serra sur un côté. La fourmi rouge fut broyée entre le corps et les pattes. Et une tête d'avoine sauvage fut coincée dans la carapace par une des pattes avant. La tortue resta un long moment sans bouger, puis son cou reparut lentement, les vieux yeux amusés inspectèrent les environs, puis les pattes et la queue ressortirent à leur tour. Les pattes arrière se mirent à

l'ouvrage telles des jambes d'éléphant et la carapace se dressa selon un angle tel que les pattes avant ne touchaient plus la plaine de béton. Mais les pattes arrière ne cessèrent de la propulser de plus en plus haut, jusqu'à ce que, enfin, le point d'équilibre soit atteint et alors l'avant retomba, les pattes griffèrent la chaussée et la tortue retrouva ses appuis. Mais la tige d'avoine sauvage était toujours enroulée autour de ses pattes avant.

La tortue avançait maintenant sans peine, et tous ses membres s'activaient, et la carapace progressait en tanguant d'un bord sur l'autre. Une berline conduite par une femme d'une quarantaine d'années approchait. La femme remarqua la tortue, fit un écart sur la droite et sortit de la route, et les pneus hurlèrent en soulevant un nuage de poussière. Deux roues quittèrent le sol une seconde puis le retrouvèrent. La voiture revint sur la route en dérapant et s'éloigna, moins vite à présent. La tortue, qui était rentrée dans sa carapace, en ressortit et se pressa de repartir, car la chaussée était brûlante.

C'est ensuite une camionnette qui arriva, et lorsqu'elle fut assez près le conducteur vit la tortue et donna un coup de volant pour la percuter. La roue avant toucha le bord de la carapace, retourna la tortue comme un jeton, la fit tourner comme une pièce et l'envoya rouler sur le bord de la route. La camionnette se rabattit sur la file de droite. Posée sur le dos, la tortue resta longtemps blottie dans sa carapace. Enfin, ses pattes se mirent à remuer dans le vide, cherchant quelque chose à quoi s'accrocher pour se retourner. Une patte avant saisit un morceau de quartz et, avec effort, la tortue tira et se remit à l'endroit. L'épi d'avoine se détacha et trois de ses graines en fer de lance se plantèrent dans le sol. La tortue commença à redescendre le talus, et sa carapace ensevelit les graines sous la poussière. La tortue

atteignit une piste en terre et s'y traîna, creusant avec sa carapace un sillon peu profond qui serpentait dans la poussière. Les vieux yeux amusés regardaient droit devant, et le bec écailleux s'entrouvrit. Les pattes jaunes patinaient quelque peu dans la poussière.

Lorsque Joad entendit le camion repartir dans l'enchaînement des rapports et sentit le sol vibrer sous le caoutchouc des pneus, il s'arrêta, fit volte-face et le suivit du regard jusqu'au moment où il le perdit de vue. Une fois le camion disparu, il continua de fixer l'horizon et les miroitements bleutés de l'air. Pensif, il sortit sa flasque de sa poche, dévissa le bouchon, but délicatement une gorgée de whisky et passa la langue sur l'intérieur du goulot, puis sur ses lèvres, pour recueillir tout l'arôme qui aurait pu lui échapper. D'une voix hésitante, il dit, « Et là on a repéré un grand Noir », mais il ne se souvenait pas de la suite. Finalement, il pivota et trouva devant lui la piste qui partait à angle droit dans les champs. Le soleil cognait et il n'y avait pas un souffle d'air pour déranger la poussière fluide. La piste était creusée d'ornières au fond desquelles la poussière avait glissé et s'était accumulée dans les traces des roues. Joad fit quelques pas et elle fusa aussi légère que la farine devant ses nouvelles chaussures jaunes, et le jaune disparut sous le gris de la poussière.

Il se baissa et dénoua ses lacets, retira une chaussure et puis l'autre. Il enfonça avec aise ses pieds humides dans la poussière chaude et sèche jusqu'à ce qu'elle déborde entre ses orteils, et jusqu'à ce que

la peau de ses pieds se retende en séchant. Il ôta sa veste, emballa ses chaussures à l'intérieur et coinça son ballot sous son bras. Et pour finir il se mit en marche en projetant la poussière devant lui et en créant un nuage qui flottait bas dans son sillage.

Sur la droite une clôture, deux fils barbelés et des piquets en saule. Les piquets étaient biscornus et grossièrement taillés. Si le départ d'une branche se présentait à la bonne hauteur, le barbelé passait dans la fourche, autrement il était attaché au piquet par un fil de fer rouillé. Derrière la clôture, le maïs était couché à cause du vent, de la chaleur et de la sécheresse, et les calices à la jonction des feuilles et des tiges étaient remplis de poussière.

Joad marchait d'un pas lourd, son nuage de poussière aux trousses. Il aperçut à quelque distance la carapace bombée d'une tortue qui rampait lentement, à coups saccadés de ses pattes raides. Il s'arrêta pour l'observer et son ombre tomba sur la tortue. Instantanément, la tête et les pattes se replièrent et la petite queue épaisse se coinça de biais dans la carapace. Joad ramassa la tortue et la retourna. Si le dessus était du même brun-gris que la poussière, le dessous était d'un jaune crémeux, propre et lisse. Joad remonta son paquet sous son aisselle, caressa avec un doigt le dessous de la carapace et appuya. Le ventre était plus mou que le dos. La vieille tête dure émergea et chercha le doigt qui pressait, et les pattes s'agitèrent dans tous les sens. La tortue mouilla la main de Joad et se débattit sans succès dans le vide. Joad la remit à l'endroit et la roula dans sa veste avec ses chaussures. Il la sentit pousser, se débattre et remuer sous son bras. Il reprit sa marche, plus vite à présent, traînant un peu les talons dans la poussière.

Devant, sur le côté de la piste, un saule noueux recouvert de poussière déployait une ombre ajourée. Joad voyait devant lui au loin ses pauvres branches

qui tombaient sur la piste, son feuillage en lambeaux et aussi hirsute que les plumes d'une poule à la saison de la mue. Joad transpirait à présent. Le bleu de sa chemise s'assombrissait dans son dos et sous ses bras. Il baissa la visière de sa casquette et la plia par le milieu, cassant sa doublure cartonnée et garantissant ainsi qu'elle ne paraîtrait plus jamais neuve. Et, tandis qu'il se dirigeait vers l'ombre du saule, ses pas gagnèrent en vitesse et en détermination. Il savait que sous l'arbre il trouverait de l'ombre, au moins une bande de bonne ombre intégrale dans l'axe du tronc, puisque le soleil avait amorcé sa descente. Le soleil tapait maintenant sur sa nuque et faisait naître un petit bourdonnement dans sa tête. Joad ne voyait pas le pied de l'arbre, lequel poussait dans une cuvette qui retenait l'eau plus longtemps que les zones plates. Joad pressa le pas pour fuir le soleil et s'engagea dans la déclivité. Il ralentit prudemment, car la bande d'ombre intégrale était prise. Un homme était assis par terre, adossé au tronc. Il avait les jambes croisées, un pied tendu presque à la hauteur de sa tête. Il n'entendit pas Joad approcher, car il sifflait avec sérieux un air populaire, *Yes, Sir, That's My Baby*. Son pied tendu oscillait de bas en haut, en rythme. Ce n'était pas un rythme entraînant. L'homme cessa de siffler et se mit à chanter d'un filet de voix douce et basse :

*Yes, sir, that's my Saviour,
Je-sus is my Saviour,
Je-sus is my Saviour now.
On the level
's not the devil,
Jesus is my Saviour now.*

Joad avait pénétré dans l'ombre imparfaite du feuillage déplumé quand l'homme, en l'entendant, s'interrompit et tourna la tête vers lui. C'était une

longue tête, osseuse et à la peau tendue, et posée sur un cou aussi tendineux et musclé qu'une tige de céleri. Les yeux de l'homme étaient lourds et globuleux; les paupières s'étiraient pour les couvrir, et ces paupières étaient rouges et à vif. Les joues étaient brunes, brillantes et glabres, et la bouche charnue: amusée ou sensuelle. Le nez, dur et crochu, tendait la peau à tel point que l'arête en paraissait blanche. Il n'y avait pas de sueur sur ce visage, pas même sur le haut front pâle. Un front d'ailleurs anormalement haut, et bordé de tempes aux fragiles veines bleues. Une bonne moitié du visage se trouvait au-dessus des yeux. Les cheveux de l'homme, raides et gris, étaient rabattus en arrière et donnaient l'impression d'avoir été peignés avec les doigts. Il était vêtu d'une salopette et d'une chemise bleue. Une veste en jean à boutons de cuivre et un chapeau marron sale, sorte de *pork pie* froissé, étaient posés à côté de lui. Des chaussures en toile, grises de poussière, gisaient à proximité, là où elles avaient atterri lorsqu'il les avait enlevées.

L'homme dévisagea longuement Joad. La lumière entraînait loin dans ses yeux marron et faisait ressortir les paillettes d'or incrustées dans les iris. Le faisceau des muscles du cou saillait sous la peau.

Joad se tenait immobile dans l'ombre ajourée. Il se découvrit, essuya son visage trempé avec sa casquette puis la laissa tomber par terre, ainsi que son baluchon.

L'homme dans l'ombre intégrale décroisa les jambes et creusa la terre avec ses orteils.

Joad dit, « Salut. Fait une chaleur d'enfer sur la route. »

L'homme assis le fixa d'un œil interrogateur. « Dis voir, tu serais pas Tom Joad, le fils au vieux Tom ? »

— Si, dit Joad. C'est moi. Je suis de retour.

— Tu dois pas te souvenir de moi », dit l'homme. Il sourit et ses bonnes lèvres laissèrent voir de grandes

dents de cheval. « Oh non, c'est pas possible que tu te souviennes. T'étais bien trop occupé à tirer sur les tresses des filles pendant que je te donnais l'Esprit-Saint. Tu pensais qu'à ça, leur tirer sur les tresses. Tu te rappelles peut-être pas, mais moi j'ai pas oublié. C'est à cause de ça que vous êtes venus à Jésus tous les deux en même temps. Je vous ai baptisés tous les deux en même temps dans le fossé d'irrigation. Tous les deux à vous battre et à gueuler comme des putois. »

Joad le regarda d'un air épuisé, puis il se mit à rire. « Mais oui, vous êtes le pasteur. Vous êtes le pasteur. Je parlais justement de vous à un type, y a pas une heure de ça.

— Autrefois j'étais pasteur, dit l'homme en recouvrant son sérieux. Le révérend Jim Casy, dévoué au Buisson ardent. Je clamais le nom du Christ pour Sa plus grande gloire. Et devant moi les fossés grouillaient tellement de pécheurs repentis que la moitié manquait de se noyer. Mais c'est fini tout ça. » Il soupira. « Maintenant je suis plus que Jim Casy, tout court. J'ai plus la vocation. J'ai tout un tas de pensées impures qui me viennent, et elles me paraissent même pas si insensées.

— Si vous pensez à des choses, c'est forcé que ça vous donne des idées, dit Joad. Et évidemment que je me rappelle de vous. J'aimais bien le culte quand c'était avec vous. Je me rappelle d'une fois, vous nous avez récité tout votre sermon en marchant sur les mains et en braillant à tue-tête. Vous avez toujours été le pasteur préféré à ma mère. Et ma grand-mère, elle disait que vous aviez pas une once d'Esprit-Saint en vous. » Joad fouilla dans sa veste roulée, trouva sa poche et exhuma sa flasque. La tortue remua une patte, mais il serra le tissu autour d'elle. Il dévissa le bouchon et proposa la flasque. « Une petite gorgée ? »

Casy accepta et couva la flasque d'un regard

sombre. « Je prêche plus beaucoup maintenant. Les gens ont plus trop l'Esprit-Saint en eux, et le pire c'est que moi non plus. Des fois ça arrive qu'il se réveille, bien sûr, alors je dis le culte, ou bien je bénis les gens qui m'offrent à manger, mais le cœur y est plus. Je le fais uniquement parce que c'est ce qu'ils attendent. »

Joad épongea de nouveau son visage avec sa casquette. « Vous êtes quand même pas trop saint pour boire un coup, si ? » demanda-t-il.

Casy parut découvrir la flasque dans sa main. Il la leva et prit trois grandes lampées. « Ça fait du bien, un coup de gnôle, dit-il.

— Je vous crois, dit Joad. Et c'est pas de l'artisanale. Un dollar, je l'ai payée. »

Casy but encore une gorgée puis il lui rendit la flasque. « Ah ouais ! dit-il. Ah ouais ! »

Joad prit la flasque et, par politesse, se retint d'essuyer le goulot avec sa manche avant de boire. Il s'accroupit et déposa la flasque contre sa veste. Ses doigts trouvèrent un petit bâton pour dessiner ses pensées sur le sol. Avec la main il balaya les feuilles tombées et lissa un carré de poussière. Puis il se mit à tracer des angles et de petits cercles. « Ça fait une éternité que je vous ai pas vu, dit-il.

— Ça fait une éternité que personne m'a vu, dit le pasteur. Je suis parti tout seul et j'ai pris du temps pour réfléchir. L'esprit est fort en moi, sauf que c'est plus pareil qu'avant. Y a tout un tas de choses dont je suis plus si sûr. » Il redressa son dos contre le tronc. Sa main osseuse plongea comme un écureuil dans sa salopette et en ressortit avec un pain de tabac noir entamé. Il retira soigneusement les brins de paille et les peluches grises qui s'y étaient collés, puis il en croqua un coin et cala sa chique dans sa joue. Il en proposa à Joad, qui déclina en remuant son bâton. La tortue se débattait à l'intérieur de la veste. Casy baissa les yeux

sur le vêtement qui gigotait. « T'as quoi là-dedans ? Un poulet ? Il va s'étouffer. »

Joad serra plus fort le paquet. « Une vieille tortue, dit-il. Je l'ai ramassée sur la route. Un vieux bulldozer. Je me suis dit que j'allais la prendre pour mon petit frère. Les gamins ça aime bien les tortues. »

Le pasteur hocha lentement la tête. « Tous les gamins ont une tortue à un moment ou un autre. Mais c'est pas possible de garder une tortue. Ça essaye et ça essaye et un beau jour ça réussit à se faire la malle. Pareil que moi. J'ai pas été fichu de m'en tenir au bon vieil Évangile que j'avais juste à portée de main. Il a fallu que je le dépiaute et que je chipote jusqu'à tant qu'il en reste plus rien. Alors après, des fois, j'avais l'esprit en moi mais plus rien à prêcher. J'entendais l'appel, mais j'avais plus nulle part où conduire les gens.

— Vous aviez qu'à les mener en bateau, dit Joad. Les balancer à la flotte. Leur dire qu'ils iraient cramer en enfer si ils pensaient pas comme vous. Pas besoin de les conduire quelque part en particulier. Suffit de les conduire. » L'ombre du tronc droit s'était allongée. Joad y pénétra avec soulagement, s'accroupit et débaya un nouvel espace pour dessiner ses pensées avec son bâton. Un chien de berger à l'épais poil jaune arriva en trottant sur la route, la tête basse et la langue dégoulinante de bave. Sa queue pendait, mollement recourbée, et il haletait puissamment. Joad le siffla, mais le chien se contenta de baisser la tête encore davantage et pressa le pas vers la destination qu'il s'était fixée. « Il va quelque part, expliqua Joad, un peu piqué. Il rentre chez lui, si ça se trouve. »

Le pasteur ne déviait pas de son sujet. « Il va quelque part, répéta-t-il. C'est vrai, il va quelque part. Moi, je sais pas où je vais. Tu sais, avant, les gens, ils sautaient partout et ils parlaient en langues et ils clamaient la gloire du Seigneur jusqu'à tant qu'ils

s'évanouissent. Certains, j'étais obligé de les baptiser pour qu'ils reviennent à eux. Et après, tu sais pas ce que je faisais ? J'emmenais une des filles dans les grandes herbes, et je couchais avec. Chaque fois je le faisais. Ensuite ça me restait sur la conscience, alors je priais, je priais, mais ça y faisait rien. La fois d'après, quand les gens et moi on avait l'esprit en nous, je recommençais. Je me disais que j'étais un cas désespéré et un satané hypocrite. Mais je faisais pas exprès. »

Joad sourit, ses longues dents s'entrouvrirent et il se lécha les lèvres. « Y a rien de tel qu'un bon office chauffé à blanc pour leur faire écartier les jambes, dit-il. Je sais de quoi je parle.

— Ah, tu vois ! s'écria Casy en se penchant vers lui. Et quand j'ai compris ça, c'est là que je me suis mis à cogiter. » Il agita de bas en haut sa main osseuse aux grosses phalanges, comme s'il tapotait affectueusement quelque chose. « Et je me suis dit, "Moi je suis là à prêcher la grâce de Dieu. Et eux ils la reçoivent tellement fort qu'ils se mettent à sauter partout et à crier. Et on dit que c'est le diable qui nous pousse à coucher avec les filles. Mais plus la fille elle a la grâce du Seigneur en elle, plus elle a envie de courir dans les grandes herbes." Alors je me suis dit, "Nom de Dieu, excuse, nom d'un chien, comment ça se pourrait que le diable il rentre dans une fille alors qu'elle a l'Esprit-Saint tout en elle qui lui ressort par le nez et les oreilles ?" Moi je crois plutôt que si y a un moment où le diable a pas une chance sur un million d'y arriver, c'est bien là. Mais c'était comme ça. » Ses yeux brillaient d'excitation. Il actionna ses joues quelques secondes et cracha par terre, et le crachat roula et roula, amassant tant et si bien la poussière qu'à la fin il ressemblait à une petite boule dure. Le pasteur ouvrit la main et regarda fixement sa paume avec l'air de lire dans un livre. « Et moi, reprit-il plus bas,

moi j'ai toutes les âmes de ces gens-là dans le creux de ma main – c'est une responsabilité que je sens en moi –, et à chaque fois je couche avec une fille.» Il se tourna vers Joad et il parut démuni. Son visage appelait à l'aide.

Joad dessina avec application un torse de femme dans la poussière, les seins, les hanches, le bassin. « J'ai jamais été pasteur, dit-il. J'ai jamais laissé filer une occasion quand j'avais qu'à tendre la main. Et j'y ai jamais réfléchi plus que ça, sauf pour me dire que j'étais bien content que ça m'arrive.

— Mais t'étais pas pasteur, insista Casy. Pour toi, une fille c'était rien d'autre qu'une fille. Pour toi, ça voulait rien dire de plus. Mais pour moi, les filles c'était des vases sacrés. Je sauvais leur âme. Et avec toutes les responsabilités que j'avais, je les remplissais à ras bord d'Esprit-Saint et après je les emmenais dans les grandes herbes.

— J'aurais peut-être dû faire pasteur », dit Joad. Il sortit son tabac et ses feuilles et se roula une cigarette. Il l'alluma et regarda le pasteur à travers la fumée en plissant les paupières. « Ça fait un bail que j'ai pas touché une fille, dit-il. J'ai dû perdre le coup.

— Ça me tracassait, j'en dormais plus de la nuit, continua Casy. Avant d'aller dire le culte je me répétais, "Allez, ce coup-ci je le fais pas." Et en même temps que je le disais, je savais que j'allais le faire.

— Vous auriez dû vous marier, dit Joad. Une fois, y a un pasteur et sa femme qui ont logé chez nous pendant un moment. Des Témoins de Jéhovah, c'était. Ils dormaient à l'étage. Disaient le culte dans la grange. Avec les autres gosses, on écoutait. Et après l'office du soir, le pasteur, je vous raconte pas ce qu'il lui mettait à sa bonne femme.

— Ça me fait plaisir que tu me dises ça. Je pensais que j'étais le seul. Ça a fini par me faire tellement souffrir que j'ai arrêté les frais et que je suis parti, tout

seul, pour réfléchir un bon coup. » Il replia les jambes et gratta la peau entre ses orteils secs et crasseux. « Je me suis dit, “C’est quoi qui te ronge ? C’est les filles dans les herbes ?” Et puis je me suis dit, “Non, c’est le péché.” Et je me suis dit, “Les moments où on devrait être armé contre le péché parce qu’on a le Christ en nous, comment ça se fait que c’est dans ces moments-là qu’on se met à jouer de la braguette ?” » Il tapotait le creux de sa main avec deux doigts au rythme de ses phrases, comme s’il y plaçait soigneusement chaque mot après l’autre. « Je me suis dit, “Aussi bien c’est pas un péché. Aussi bien, on est tous fichus comme ça. Aussi bien on se fait des misères pour rien du tout.” Alors j’ai repensé aux sœurs qui se fouettaient avec des bouquets de fil barbelé. Et je me suis dit que, si ça se trouve, elles aimaient bien se faire du mal, et que si ça se trouve moi aussi j’aimais bien ça. Cette idée-là, quand elle m’est venue, j’étais allongé sous un arbre, et après je me suis endormi. La nuit est tombée, et il faisait tout noir quand je me suis réveillé. Y avait un coyote qui hurlait pas très loin. J’ai même pas eu le temps de comprendre ce qui m’arrivait que j’étais déjà en train de dire tout fort, “Et puis merde ! Le péché et la vertu, ça existe pas. Uniquement les choses qu’on fait. Tout ça, c’est un grand tout. Des fois on fait des choses bien, d’autres fois non, mais personne a le droit de dire plus que ça.” » Il s’interrompit et cessa de fixer la paume de sa main, dans laquelle il avait déposé les mots.

Joad souriait de toutes ses dents, mais son regard était perçant et intéressé. « Vous aviez fait le tour de la question, dit-il. Vous aviez trouvé la réponse. »

Casy se remit à parler, et sa peine et ses doutes résonnaient dans sa voix. « Je me suis dit, “Comment est-ce qu’il s’appelle, cet esprit ?” Et je me suis dit, “C’est l’amour. J’aime tellement les gens que, des fois, ça me fait dérailler.” Et puis je me suis dit, “T’aimes

Jésus, oui ou non ?” J’y ai réfléchi et pour finir je me suis dit, “Non, je connais personne qui s’appelle Jésus. Je connais un paquet d’histoires, mais ce que j’aime, moi, c’est les gens. Et des fois j’aime quand ils déraillent, et je veux qu’ils soient heureux, et c’est pour ça que je prêchais des choses qui pouvaient les rendre heureux.” Et après... dis, ça fait un bout de temps que je cause. Tu trouves peut-être ça bizarre de m’entendre dire des gros mots. C’est parce que pour moi c’est plus des gros mots. C’est des mots qu’on utilise sans penser à mal. Mais, bon, je vais te raconter une dernière idée que j’ai eue ; et, pour un pasteur, y a pas moins religieux que ça, donc je peux plus être pasteur vu que je l’ai eue, cette idée, et que j’y crois.

— C’est quoi cette idée ? » demanda Joad.

Casy prit un air embarrassé. « Tu seras pas vexé si elle te plaît pas, hein ?

— Je me vexe jamais, sauf quand on me met une beigne dans le nez, dit Joad. Allez, dites, à quoi vous avez pensé ?

— J’ai pensé à l’Esprit-Saint et au chemin du Christ. Je me suis dit, “Pourquoi est-ce qu’on se raccroche au Seigneur ou à Jésus ? Peut-être parce qu’ils ont en eux tous les hommes et toutes les femmes qu’on aime ; si ça se trouve c’est ça l’Esprit-Saint – l’esprit humain – le grand truc. Si ça se trouve, les hommes ils font ensemble une grande âme immense qui rassemble tout le monde.” Et pendant que je réfléchissais à ça, d’un coup j’ai compris. J’ai compris au fond de moi que c’était la vérité, et je suis toujours convaincu que ça l’est. »

Joad baissa les yeux, peut-être incapable de soutenir ceux du pasteur et leur franchise pure. « Vous pouvez pas prêcher ces idées-là, dit-il. Vous allez vous faire virer à coups de pied aux fesses avec ces idées-là. Sauter partout et crier. C’est ça qu’ils aiment, les gens. C’est ça qui leur fait du bien. Ma grand-mère,

dès qu'elle commençait à parler en langues, y avait plus moyen de la tenir. Elle pouvait vous mettre K-O un diacre en lui envoyant son poing dans la gueule. »

Casy le fixait d'un air sombre. « Y a un truc que j'aimerais te demander, dit-il. Un truc qui me trotte dans la tête.

— Allez-y. Je peux être bavard, quand je veux.

— Bon, commença le pasteur. Quand je t'ai baptisé, toi, j'étais porté par la gloire de Dieu. Ce jour-là, c'était des petits bouts de Jésus qui me sortaient par la bouche. Tu dois pas t'en rappeler parce que t'étais trop occupé à tirer sur les tresses de la petite fille.

— Je me rappelle, dit Joad. C'était Susy Little. Elle m'a cassé un doigt l'année d'après.

— Bon, et est-ce qu'il t'a fait du bien, ce baptême ? Est-ce qu'il a changé ta vie ? »

Joad réfléchit un moment. « Nooon, je peux pas dire que j'ai senti grand-chose.

— Bon, et est-ce qu'il t'a fait du mal ? Réfléchis bien. »

Joad ramassa la flasque et but une gorgée. « Ça m'a rien fait, ni en bien ni en mal. C'était marrant, voilà. » Il tendit le whisky au pasteur.

Casy soupira et but, vit que la flasque était bientôt à sec et reprit une toute petite gorgée. « Bon, dit-il. Je commençais à avoir peur que mes conneries aient causé du tort à quelqu'un. »

Joad jeta un coup d'œil à sa veste et s'aperçut que la tortue s'était dépêtrée du tissu et se carapatait dans la direction qu'elle suivait lorsque Joad l'avait trouvée. Joad l'observa quelques instants puis il se leva sans se presser, l'attrapa et la remmaillota dans sa veste. « J'ai pas de cadeau pour les petits, expliqua-t-il. Rien que cette vieille tortue.

— C'est drôle, dit le pasteur. J'étais en train de penser au vieux Tom Joad quand t'es arrivé. Je me disais que j'allais passer le voir. Autrefois, j'étais convaincu qu'il croyait en rien. Comment est-ce qu'il va ?

— Je sais pas. Ça fait quatre ans que j'ai pas mis les pieds à la maison.

— Et il t'a pas écrit ? »

Joad parut gêné. « C'est-à-dire que c'est pas le genre à écrire pour faire bien, ou à écrire pour écrire. Il sait lécher un crayon et signer son nom comme tout le monde. Mais il a jamais écrit de lettre. Je l'ai toujours entendu dire que les choses qu'il pouvait pas dire avec sa bouche, elles méritaient pas qu'il prenne un crayon pour les écrire.

— T'étais parti en voyage tout ce temps ? demanda Casy.

— Vous êtes pas au courant ? fit Joad avec suspicion. Ils en ont parlé dans tous les journaux.

— Non, j'ai jamais... Quoi ? » Casy croisa ses longues jambes et se cala contre le tronc de l'arbre. L'après-midi avançait rapidement et le soleil prenait une teinte plus profonde.

En souriant, Joad répondit, « Autant que je vous le dise maintenant et qu'on en parle plus. Mais si vous étiez encore pasteur je vous le dirais pas, j'aurais trop peur qu'il vous vienne l'idée de prier pour moi. » Il vida la flasque et la lança au loin, et le petit flacon glissa sans à-coups sur la poussière. « J'ai passé les quatre dernières années à McAlester. »

Casy se tourna vers lui et fronça les sourcils, ce qui fit paraître son grand front encore plus grand. « Pas envie d'en parler, hein ? Je poserai pas de questions, si t'as fait quelque chose de mal... »

— Ce que j'ai fait je le referais, dit Joad. Je me suis battu avec un gars et je l'ai tué. C'était pendant un bal, on était cuits. Il m'a foutu un coup de couteau et moi je l'ai tué avec une pelle qui traînait pas loin. En purée, je lui ai mis sa tête. »

Les sourcils de Casy retrouvèrent leur position normale. « Alors t'as honte de rien ? »

— De rien du tout, dit Joad. J'ai pris seulement

sept ans, vu qu'il m'avait foutu un coup de couteau. Et je suis sorti au bout de quatre – libération conditionnelle.

— Donc t'es sans nouvelles de tes parents depuis quatre ans ?

— Oh, non. Ma mère m'a envoyé une carte postale y a deux ans, et à Noël dernier c'est ma grand-mère. Qu'est-ce que ça a pu faire marrer les gars du bloc, nom de Dieu ! Dessus, y avait un sapin et un truc brillant un peu comme de la neige. Et un poème :

Joyeux Noël, mon bel enfant,
Doux agneau du Christ aimant,
Au pied du sapin tu trouveras,
Le cadeau que j'y ai mis pour toi.

« À tous les coups ma grand-mère l'avait même pas lue. Elle avait dû l'acheter à un représentant de commerce et choisir celle qui brillait le plus. Ils ont failli en crever de rire, les gars du bloc. Après ça ils ont commencé à m'appeler "Mon doux agneau". Mais la grand-mère, elle avait pas voulu me faire une blague ; elle avait trouvé la carte jolie et elle s'était pas embêtée à la lire. Elle a paumé ses lunettes l'année où je suis parti en prison. Possible qu'elle les ait jamais retrouvées.

— Comment est-ce qu'ils t'ont traité à McAlester ? demanda Casy.

— Ça va. On avait à manger tous les jours, des vêtements propres et un endroit pour se laver. Ça avait des côtés chouettes. Mais c'est pas facile d'être privé de femmes. » Soudain, il éclata de rire. « Y a un mec qui est sorti en conditionnelle. Un mois plus tard il était de retour, il avait enfreint sa conditionnelle. Quand on lui a demandé pourquoi, il a répondu, "Y a pas tout ce confort chez mon vieux. Pas d'électricité, pas de douche. On a pas de livres et la bouffe

est dégueulasse.” Il a dit qu’il préférait revenir en prison parce que c’était confortable et qu’il mangeait à sa faim. Il se sentait seul dehors, à se demander ce qu’il allait faire après. Donc il a volé une bagnole et il est revenu. » Joad sortit son tabac, souffla sur son carnet de papier brun pour en soulever une feuille et se roula une cigarette. « Et il a eu raison, reprit-il. Hier soir, j’étais en train de me demander où j’allais dormir et ça m’a fait peur. Du coup j’ai commencé à penser à mon pieu, au cinglé qui était en cellule avec moi. On avait monté un orchestre avec d’autres gars. On était bons. Le cinglé, il arrêtait pas de nous dire qu’on devrait passer à la radio. Et ce matin, j’ai pas su à quelle heure il fallait que je me lève. Je suis resté allongé en attendant la sonnerie. »

Casy eut un petit rire. « Y en a bien qui peuvent plus se passer du bruit de la scierie. »

La lumière de l’après-midi, jaunissante et poudrée, déposait un voile d’or sur la terre. Les tiges de maïs paraissaient d’or massif. Un vol d’hirondelles fondit sur un trou d’eau. Dans la veste de Joad, la tortue se lança dans une nouvelle tentative d’évasion. Joad plia la visièrre de sa casquette. Elle commençait à revêtir la longue forme arquée d’un bec de corbeau. « Je crois que je vais me remettre tranquillement en chemin, dit-il. J’ai horreur de marcher sous le cagnard, mais ça s’est calmé. »

Casy rassembla ses affaires. « Y a une éternité que j’ai pas vu ce vieux Tom, dit-il. Je comptais passer le saluer. Pendant des années j’ai amené le Christ à tes parents et j’ai jamais demandé un sou, rien qu’un petit quelque chose à manger.

— Venez avec moi, dit Joad. Mon père sera content de vous voir. Je l’ai toujours entendu répéter que vous étiez trop bien monté pour un pasteur. » Il ramassa sa veste et serra l’étoffe autour de la tortue et de sa paire de brogues.

Casy récupéra ses chaussures en toile et y glissa ses pieds nus. « Je suis moins confiant que toi, dit-il. J'ai toujours peur qu'y ait un bout de verre ou de ferraille caché sous la poussière. Et y a rien que je déteste plus que de me couper les orteils. »

Ils hésitèrent un instant à quitter l'ombre, puis ils plongèrent dans la lumière jaune tels deux nageurs pressés de regagner le rivage. Après quelques foulées rapides, ils ralentirent et adoptèrent un pas plus tranquille, plus propice à la réflexion. L'ombre des épis de maïs était maintenant grise et oblique, et l'air rempli d'une odeur vive de poussière chaude. Dans les champs, le maïs céda la place à du coton vert foncé, cosses en formation et feuilles vert foncé sous une pellicule de poussière. La pousse était inégale, dense dans les creux qui avaient retenu l'eau, clairsemée aux endroits plus élevés. Les plants luttèrent contre le soleil. Et le lointain, vers l'horizon, disparaissait dans un brun fauve. Devant eux, la piste en terre ondulait. À l'ouest une rangée de saules bordant un ruisseau, au nord-ouest une parcelle en friche qui retournait à sa condition de broussaille éparses. Mais l'odeur de la poussière brûlée saturait l'air, et cet air était sec, si sec que le mucus formait une croûte dans le nez et que les yeux pleuraient pour éviter de se dessécher.

Casy dit, « Regarde un peu comme le maïs poussait bien avant que la poussière se lève. Ça aurait été une sacrée récolte.

— Tous les ans, dit Joad. Dans mon souvenir, tous les ans on avait une bonne récolte qui s'annonçait, mais elle arrivait jamais. Si on croit le grand-père, la terre était bonne les cinq premiers labours, quand y avait encore des herbes sauvages dedans. » La piste descendit au fond d'une petite dépression puis remonta.

« On doit pas être à plus d'un kilomètre et demi

de chez le vieux Tom, dit Casy. C'est pas derrière la troisième butte, là-bas ?

— Si, dit Joad. À moins que quelqu'un ait volé la maison comme mon père l'avait volée.

— Ton père a volé votre maison ?

— Ouais, il l'a trouvée à deux kilomètres vers l'est et il l'a traînée. Elle appartenait à une famille qui est partie. Mon grand-père, mon père et mon frère Noah, ils ont essayé de l'embarquer en entier, mais elle a pas voulu venir. Donc ils en ont pris seulement un bout. C'est pour ça qu'elle est bizarre d'un côté. Ils l'ont coupée en deux et ils l'ont traînée jusqu'ici avec douze chevaux et deux mules. Ensuite ils sont repartis chercher la deuxième moitié pour la recoller à la première, mais avant qu'ils aient le temps d'arriver, Wink Manley et ses fils l'avaient piquée. Ils l'ont eu en travers de la gorge, le père et le grand-père, mais un peu plus tard ils se sont mis une cuite avec Wink et ils se sont fendu la poire. Le vieux Wink, il disait que sa maison c'était une jument qui attendait le mâle, et que si on amenait la nôtre ça pourrait nous donner toute une portée de maisons pourries. C'était un phénomène, celui-là, quand il était bourré. Après ça ils sont devenus amis, mon père et lui. Ils perdaient pas une occasion de se prendre une cuite.

— Tom est un sacré type », acquiesça Casy. Ils descendirent péniblement au fond d'une cuvette, puis ils ralentirent le pas pour la montée. Casy essuya son front avec sa manche et remit son chapeau plat. « Oui, répéta-t-il, Tom était un sacré type. Même s'il croyait en rien c'était un sacré type. Des fois, pendant le culte, je voyais que l'esprit rentrait un petit peu en lui, et je l'ai vu faire des bonds de trois mètres. Je vais même te dire, quand le vieux Tom recevait une dose d'Esprit-Saint, t'avais intérêt à t'écartier si tu voulais pas qu'il te culbute et qu'il te marche dessus. Un étalon dans un box. »

Ils atteignirent le sommet de la butte suivante, depuis lequel la route dévalait vers une vieille ravine, sale et vide, dont le tracé haché était rejoint, d'un bord et de l'autre, par les cicatrices d'écoulements passés. Quelques pierres formaient un gué. Pieds nus, Joad traversa à petits pas précautionneux. « Vous parlez de mon père, dit-il. Mais vous auriez dû voir l'oncle John la fois où il a été baptisé, chez Polk, par là-bas. Parce qu'il s'est mis à se jeter par terre et à sauter en l'air. Il a sauté par-dessus un buisson balèze comme un piano. Dans un sens et puis dans l'autre, en hurlant à la lune. Mon père il l'a vu faire, et le père il était convaincu que personne dans la région pouvait le battre quand il avait Jésus en lui. Donc il s'est trouvé un buisson encore deux fois plus balèze que celui à l'oncle John, il a gueulé comme une truie qui mettrait bas des morceaux de verre, il s'est mis à cavalier vers son buisson, il a sauté par-dessus et il s'est cassé la jambe droite. Et là, l'esprit, il s'est envolé d'un coup net. Le pasteur a bien essayé de prier pour le soigner, mais le père il a dit non merci, comme quoi il se contenterait parfaitement de voir un toubib. Bon, y avait pas de toubib à proximité, mais y avait un dentiste ambulancier qui lui a soigné sa jambe. Ça a pas empêché le pasteur de dire une prière. »

Ils attaquèrent d'un pas lourd l'autre versant de la ravine. Le soleil maintenant sur le déclin s'était calmé et, même si l'air demeurait chaud, ses rayons les assommaient moins. La route était toujours bordée par le fil qui pendait entre les piquets tordus. À main droite, une clôture fendait en deux le champ de coton, et le coton vert et poussiéreux était identique des deux côtés, poussiéreux, sec et vert foncé.

« Ça, c'est la limite de chez nous, fit Joad en pointant la clôture du doigt. On avait pas vraiment besoin de mettre une clôture, mais on avait le fil et mon père aimait bien l'idée qu'elle soit là. Il disait que

ça l'aidait à se rendre compte que quarante arpents, c'était quarante arpents. Mais on l'aurait jamais eue si l'oncle John s'était pas pointé un soir avec six rouleaux de fil dans sa charrette. Il les a passés à mon père en échange d'un porcelet. On a jamais su où il avait trouvé tout ce fil. » Ils ralentirent, plantant leurs pieds dans la profonde couche de poussière douce, devinant la terre au-dessous. Joad regardait en lui, dans sa mémoire. Il paraissait rire intérieurement. « Il était vraiment taré, l'oncle John, dit-il. Y a qu'à voir ce qu'il a fait de ce porcelet. » Il gloussa et reprit sa marche.

Jim Casy était suspendu à ses lèvres. La suite de l'anecdote se faisait attendre. Il laissa à Joad le temps qu'il lui fallait. Puis, avec une pointe d'agacement, il se résolut à demander, « Bon, et donc, qu'est-ce qu'il en a fait, de ce porcelet ?

— Hein ? Oh, ben il l'a tué sur place et après il a dit à ma mère d'allumer le fourneau. Il a débité les côtelettes, il les a flanquées dans la poêle et il a mis les travers et une cuisse dans le four. Il s'est envoyé les côtelettes en attendant que les travers soient prêts et ensuite il s'est envoyé les travers en attendant que la cuisse soit prête. Et ensuite il a commencé à bouffer la cuisse. Il se coupait des gros morceaux et il les engloutissait à la chaîne. Avec les petits on le regardait faire en bavant, et il nous en a filé un peu, mais il voulait rien filer à mon père. Il s'est tellement empiffré qu'il a dû aller vomir et ensuite il s'est mis au lit. Pendant qu'il dormait, le père et moi on a fini la cuisse. Et le lendemain matin, quand l'oncle s'est réveillé, il a balancé l'autre cuisse au four. Mon père il lui a fait, "Tu vas vraiment manger ce porcelet en entier, John ?" Et lui il a répondu, "J'y compte bien, Tom, mais j'ai peur de pas y arriver avant qu'il se perde, même si je passais la journée à manger. Vaudrait peut-être mieux que tu te prennes une

assiette et que tu me rendes deux rouleaux de fil.” Sauf que le père il est pas idiot. Il a laissé l’oncle John bâfrer à s’en rendre malade, et quand l’oncle est reparti il en restait plus de la moitié. Mon père lui a demandé pourquoi il le salait pas, mais c’est pas le genre à l’oncle : quand il veut manger du cochon, c’est tout un cochon, et une fois qu’il a fini, il veut plus en entendre parler. Donc il est rentré chez lui, et mon père a salé ce qui restait.

— Si j’avais encore l’esprit en moi pour prêcher, dit Casy, je ferais un sermon là-dessus et je le dirais devant toi, mais j’ai arrêté. Pourquoi il avait fait ça, d’après toi ?

— Je sais pas, répondit Joad. Il avait envie de cochon, c’est tout. Ça me donne faim rien que d’y penser. En quatre ans, on a eu que quatre fois du rôti de porc : une tranche pour Noël.

— Si ça se trouve, Tom va tuer le veau gras en l’honneur du fils prodigue », se laissa aller Casy.

Joad eut un rire méprisant. « Vous connaissez pas mon père. Quand il tue un poulet, c’est lui qui gueule le plus fort des deux. Il est pas foutu de retenir la leçon. Il garde toujours un porc pour Noël mais ça rate jamais, tous les ans le porc crève en septembre à cause d’un ballonnement ou je sais pas quoi, et on peut pas le manger. Mon oncle John, il a eu envie de manger du cochon et il a mangé du cochon. Il s’est rempli la panse. »

Ils passèrent le sommet de la butte et virent la ferme des Joad en contrebas. Et Joad s’arrêta. « Elle est plus pareille, dit-il. Regardez. Il est arrivé quelque chose. Y a plus personne. » Sans bouger, les deux hommes observaient la petite grappe de bâtiments.

Les possesseurs de la terre vinrent sur la terre, ou bien le plus souvent c'est un de leurs émissaires qui vint. Ils vinrent dans des voitures fermées et ils touchèrent la terre sèche avec leurs doigts, et parfois ils fouillèrent la terre avec de grandes foreuses pour l'analyser. Dans leur cour abrutie de soleil, les métayers mal à l'aise regardèrent les voitures fermées avancer entre les champs. Enfin les possesseurs arrivèrent jusque dans les cours et parlèrent par la fenêtre sans quitter leur voiture. Les métayers restèrent un moment debout près des voitures, puis ils s'accroupirent et trouvèrent des bâtons pour tracer dans la poussière.

Sur le seuil des maisons les femmes épiaient, et derrière elles les enfants – des enfants aux grands yeux et à la tête en épi de maïs, un pied nu posé sur l'autre et les orteils qui gigotaient. Les femmes et les enfants regardaient leurs hommes parler aux possesseurs. Ils se taisaient.

Certains des propriétaires étaient compatissants car ils s'en voulaient de devoir faire cela, et certains d'entre eux étaient en colère car ils s'en voulaient de faire preuve de cruauté, et d'autres encore étaient froids car ils avaient compris depuis longtemps que l'on doit se montrer froid lorsqu'on est un possesseur.

Et tous étaient pris dans quelque chose qui les dépassait. Certains en voulaient aux chiffres qui les envoyaient là, et certains avaient peur, et certains vénéraient les chiffres qui leur offraient un refuge contre leurs pensées et leurs émotions. Dans les cas où la ferme appartenait à une banque ou à une société financière, l'homme du propriétaire disait, La Banque – ou la Société – demande – exige – insiste – réclame –, comme si la Banque ou la Société était un monstre capable de pensées et d'émotions qui exerçait sur eux son emprise. Ils se dégageaient de toute responsabilité parce qu'ils étaient des hommes et des esclaves, alors que les banques étaient tout à la fois des machines et des maîtres. Certains de ces hommes concevaient une certaine fierté à être les esclaves de maîtres aussi froids et aussi puissants. Et les hommes des propriétaires expliquaient sans sortir des voitures. Vous savez bien que la terre est pauvre. Dieu sait que vous l'avez grattée assez longtemps.

Les métayers accroupis opinaient et s'interrogeaient et dessinaient des formes dans la poussière et, oui, ils le savaient, et Dieu le savait. Si seulement la poussière ne s'envolait pas. Si seulement la surface du sol voulait bien rester sur le sol, on n'en serait peut-être pas là.

Les hommes des propriétaires en venaient à ce qui les amenait : Vous savez que la terre est de plus en plus pauvre. Vous savez ce que le coton fait à la terre ; il la pille, il lui pompe le sang.

Les hommes accroupis opinaient : ils le savaient, Dieu le savait. Si seulement ils pouvaient alterner les cultures, ils rendraient peut-être du sang à la terre.

Oui, mais c'est trop tard. Et les hommes des propriétaires expliquaient le fonctionnement et le raisonnement du monstre qui était plus fort qu'eux. Un homme peut détenir une terre s'il réussit à se nourrir et à payer ses impôts ; c'est possible.

Oui, c'est possible, jusqu'au jour où la récolte sera mauvaise et où il devra emprunter à la banque.

Mais, voyez-vous, cela ne marche pas pour les banques ou pour les sociétés, parce que ces créatures ne respirent pas d'air et ne se nourrissent pas de lard. Elles respirent des profits ; elles se nourrissent de taux d'intérêt. Sans cela, elles meurent de la même façon que vous mourez si vous êtes privé d'air ou de lard. C'est triste, mais c'est comme ça. C'est comme ça.

Les hommes accroupis levaient les yeux pour comprendre. On ne peut pas attendre encore un peu ? L'année prochaine ça sera peut-être une bonne année. Dieu sait ce que le coton donnera l'année prochaine. Et avec toutes les guerres qu'on a... Dieu sait ce que le coton pourra rapporter. On n'a pas besoin de coton pour fabriquer les explosifs ? Et les uniformes ? Si les guerres continuent, le cours du coton va flamber. L'année prochaine, peut-être. Ils levaient des yeux remplis de questions.

Nous ne pouvons pas compter là-dessus. La banque – le monstre – a besoin de profits. Il ne peut pas attendre. Il en mourrait. C'est que les impôts continuent. Si le monstre arrête de grandir, il meurt. Il ne peut pas rester à la même taille.

Des doigts flasques commençaient à pianoter sur les portières des voitures, et des doigts durs se crispaient sur les bâtons qui griffonnaient sans relâche. Sur le seuil des maisons abruties de soleil, les femmes soupiraient puis changeaient de pied, de sorte que celui du dessous se retrouve au-dessus. Les chiens venaient renifler la voiture des propriétaires et marquaient les quatre pneus l'un après l'autre. Les poules couchées au soleil dans la poussière gonflaient leurs plumes pour faire glisser jusqu'à la peau la poussière qui les nettoierait. Dans les petites soues les porcs grognaient en fouissant le fond boueux de leur auge.

Les hommes accroupis baissaient les yeux.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse? On peut pas prendre moins sur les récoltes, déjà qu'on meurt à moitié de faim. Les enfants ont tout le temps le ventre creux. On a rien à se mettre sur le dos, tout est en loques. On aurait honte de se montrer comme ça au culte, si c'était pas pareil pour les voisins.

Et enfin les hommes des propriétaires en venaient au fait. Le système du métayage ne fonctionne plus. Un homme sur un tracteur peut remplacer douze ou quatorze familles. On lui donne une paye et on garde l'intégralité des récoltes. Nous n'avons pas le choix. Ça ne nous plaît pas. Mais le monstre est malade. Il est arrivé quelque chose au monstre.

Mais vous allez tuer la terre avec le coton.

Nous le savons. C'est pour ça que nous allons nous dépêcher de faire du coton avant que la terre meure. Ensuite, nous vendrons la terre. Il y a beaucoup de familles dans l'Est qui seraient heureuses de posséder une parcelle de terre.

Inquiets, les métayers levaient les yeux. Mais qu'est-ce qu'on va devenir? Comment on va manger?

Vous allez devoir libérer la terre. Les charrues passeront dans la maison.

Et les hommes accroupis se levaient avec colère. C'est mon grand-père qui s'est installé sur cette terre, et pour ça il a fallu qu'il tue les Indiens et qu'il les chasse. Et mon père est né ici, et il a tué les mauvaises herbes et les serpents. Ensuite y a eu une mauvaise année et il a fallu emprunter un peu. Et nous autres, on est nés ici. Là, derrière cette porte, c'est là qu'ils sont nés les enfants. Et mon père a dû emprunter. C'est la banque qui est devenue propriétaire de la terre, mais on est restés et on a gardé pour nous un peu de ce qu'on faisait pousser.

Nous le savons, tout cela nous le savons. Ce n'est pas nous, c'est la banque. Une banque, ce n'est pas un homme. Et un homme qui possède cinquante mille

arpents, lui non plus ce n'est pas un homme. C'est le monstre.

D'accord, se récriaient les métayers, mais elle est à nous cette terre. On l'a mesurée et on l'a divisée. On est nés dessus et on s'est fait tuer dessus, on est morts dessus. Elle est peut-être pas bonne, mais elle est à nous. C'est ça qui fait qu'elle est à nous – on est nés dessus, on la travaille et on mourra dessus. C'est ça qui dit la propriété, pas un bout de papier avec des numéros dessus.

Nous sommes désolés. Ce n'est pas nous. C'est le monstre. La banque, ce n'est pas un homme.

Oui, mais la banque c'est rien que des hommes.

Non, vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout. La banque et les hommes, ce sont deux choses différentes. Tous les hommes de la banque détestent ce que fait la banque, et pourtant la banque le fait quand même. La banque, c'est autre chose que les hommes, croyez-moi. C'est le monstre. Il a été fabriqué par des hommes, mais les hommes ne le maîtrisent pas.

Les métayers s'écriaient, Pour cette terre mon grand-père a tué les Indiens, et mon père a tué les serpents. Qu'est-ce qui nous retient de tuer les banques ? Elles sont encore pires que les Indiens et que les serpents. S'il le faut on se battra pour garder notre terre, pareil que le père et le grand-père.

Et à présent les hommes des propriétaires commençaient à se fâcher. Vous allez devoir partir.

Mais ça nous appartient, s'écriaient les métayers. On...

Non. La terre appartient à la banque, au monstre. Vous allez devoir partir.

On ira chercher les fusils, comme le grand-père quand les Indiens sont venus. Alors ?

Eh bien... d'abord ce sera le shérif, et ensuite la troupe. Vous serez des voleurs si vous tentez de rester, et des assassins si vous tuez pour rester. Le

monstre n'est pas les hommes, mais il peut obliger les hommes à lui obéir.

Mais si on s'en va, où est-ce qu'on ira ? Et comment ? On n'a pas d'argent.

Nous sommes désolés, disaient les hommes des propriétaires. La banque, ou celui qui possède les cinquante mille arpents, ce n'est pas sa faute. Vous êtes sur une terre qui ne vous appartient pas. Une fois que vous serez partis, vous pourrez peut-être revenir en automne, pour le coton. Vous aurez peut-être droit à des aides. Et pourquoi vous n'allez pas dans l'Ouest, en Californie ? Il y a du travail là-bas, et il ne fait jamais froid. Là-bas, il n'y a qu'à tendre le bras pour cueillir une orange. Là-bas, ça embauche toujours dans les champs. Vous n'avez qu'à y aller. Et les hommes des propriétaires démarraient leurs voitures et s'éloignaient.

Les métayers s'accroupissaient à nouveau pour tracer dans la poussière avec leur bâton, pour réfléchir, pour s'interroger. Leur visage brûlé par le soleil était sombre, et leurs yeux fouettés par le soleil étaient clairs. Les femmes quittaient le seuil des portes et rejoignaient leurs hommes sur la pointe des pieds, et derrière elles les enfants, eux aussi sur la pointe des pieds, prêts à déguerpir. Les plus grands s'accroupissaient à côté de leur père, parce que cela faisait d'eux des hommes. Au bout d'un moment les femmes demandaient, Qu'est-ce qu'il voulait ?

Et les hommes levaient les yeux un instant, et dans ces yeux il y avait une braise douloureuse. On doit foutre le camp. Un tracteur et un contremaître. Comme dans les usines.

Où est-ce qu'on va aller ? demandaient les femmes.
On sait pas. On sait pas.

Et rapidement, sans bruit, les femmes rentraient dans les maisons et rassemblaient les enfants devant elles. Elles savaient qu'un homme égaré et blessé à

ce point peut se livrer à la colère, même contre ceux qu'il aime. Elles laissaient les hommes réfléchir et s'interroger seuls dans la poussière.

Au bout d'un moment peut-être le métayer regardait autour de lui : la pompe installée dix ans plus tôt, avec sa poignée en col de cygne et ses fleurs sur le bec, le billot qui avait servi à tuer un millier de poules, la charrue à bras dans la remise, en dessous du berceau verni suspendu aux poutres.

Dans les maisons les enfants se réunissaient autour des femmes. Qu'est-ce qu'on va faire, Ma ? Où est-ce qu'on va aller ?

Les femmes disaient, On ne sait pas encore. Sortez jouer. Mais vous approchez pas de votre père. Il pourrait vous en coller une si vous venez trop près. Et les femmes se remettaient au travail, mais elles ne quittaient pas des yeux les hommes accroupis dans la poussière, égarés et pensifs.

Les tracteurs vinrent par les routes et entrèrent dans les champs, colosses progressant sur leurs chenilles comme des insectes et dotés de la force titanesque des insectes. Ils rampaient sur le sol, dessinaient leur piste, roulaient dessus et la prolongeaient. Des tracteurs dont le moteur Diesel tousotait lorsqu'ils étaient au point mort ; il faisait un bruit de tonnerre lorsqu'ils se mettaient en branle, et puis le tonnerre s'apaisait en un grondement régulier. Des monstres au museau retroussé qui soulevaient la poussière et y plongeaient leur groin, en plein dans le pays, dans tout le pays, à travers les clôtures et à travers les portes, tout droit dans les fossés. Ils ne roulaient pas sur le sol, mais sur leur propre chaussée. Au mépris des collines et des ravins, des cours d'eau, des clôtures, des maisons.

L'homme assis sur le siège en fer n'avait rien d'un homme ; les mains gantées, des lunettes sur les yeux,

un masque en caoutchouc sur le nez et la bouche, il était un élément du monstre, un robot sur le siège. Le fracas des cylindres résonnait dans tout le pays, se fondait dans l'air et dans la terre, au point que la terre et l'air murmuraient à l'unisson. Le conducteur ne contrôlait pas le tracteur : l'engin fendait le pays, transperçait une dizaine de fermes et faisait demi-tour. Un coup sec sur les manettes pouvait le faire dévier, mais les mains du conducteur étaient incapables de le donner car le monstre qui avait construit le tracteur, le monstre qui avait envoyé le tracteur, ce monstre était parvenu à s'immiscer dans les mains du conducteur, dans son cerveau et dans ses muscles, il l'avait fasciné et étouffé – avait fasciné son esprit, étouffé sa voix, fasciné ses perceptions, étouffé ses récriminations. L'homme ne voyait plus la terre comme elle était, ne sentait plus son odeur ; ses pieds n'écrasaient plus les mottes de la terre et ne devinaient plus sa chaleur et sa puissance. Il était juché sur un siège en fer et il appuyait sur des pédales en fer. Il ne pouvait ni applaudir ni frapper ni maudire ni encourager le prolongement de sa puissance, et de ce fait il ne pouvait ni s'applaudir ni se flageller ni se maudire ni s'encourager. Il ne connaissait ni ne possédait ni n'écoutait ni n'implorait plus la terre. Quand une graine semée ne germait pas, ce n'était rien. Quand une jeune pousse fringante était flétrie par la sécheresse ou noyée par le déluge, cela n'affectait pas davantage le conducteur que le tracteur.

Le conducteur n'aimait pas plus la terre que les banques n'aimaient la terre. Il pouvait admirer le tracteur – ses surfaces usinées, le déferlement de sa puissance, le rugissement de l'explosion dans ses cylindres –, mais le tracteur ne lui appartenait pas. À l'arrière du tracteur tournaient des disques étincelants, des lames qui incisaient la terre : non plus labour mais chirurgie, la terre incisée était poussée

John Steinbeck

Les raisins de la colère

Nouvelle traduction

Traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé par Charles Recoursé

« Dans les yeux des affamés se lit une colère grandissante. Dans leur âme les raisins de la colère sont chaque jour plus gros et plus lourds, et la vendange ne saurait tarder. »

Au cœur de l'Oklahoma des années 1930, les petits exploitants agricoles se font racheter de force leurs terres et sombrent dans la misère. Mais, miracle, l'appel de la Californie retentit : ses fruits savoureux à cueillir, son coton à récolter et son grand besoin de main-d'œuvre. Toute la famille Joad se serre dans un pick-up pour atteindre cet eldorado avec le rêve d'y faire fortune. Parviendra-t-elle seulement à échapper à la faim ?

« Le grand livre des inégalités, de la bataille entre les puissants et les sans-voix, et un grand livre écologique avant la lettre. »

Frédéric Martel, France Culture

Prix Nobel de littérature 1962

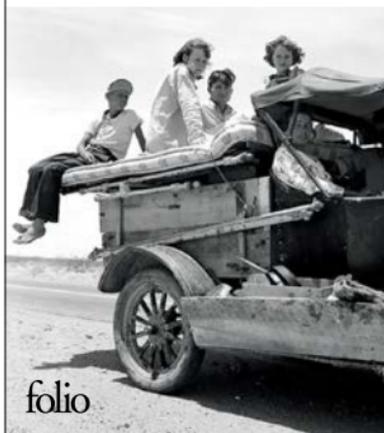
folio
folio-lesite.fr

John Steinbeck

Prix Nobel de littérature

Les raisins de la colère

Nouvelle traduction



**LES RAISINS
DE LA COLÈRE**

John Steinbeck

Cette édition électronique
du livre *Les raisins de la colère* de John Steinbeck
a été réalisée le 23 janvier 2023
par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073043993 - Numéro d'édition : 617729).

Code produit : Q01622 - ISBN : 9782073044020.
Numéro d'édition : 617732

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office